

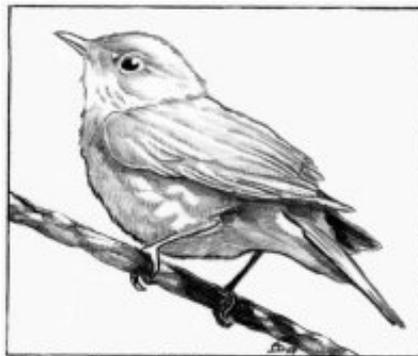
*Vinyar Tengwar n°27*

*Arbres d'Argent et d'Or*

*Un guide pour le manuscrit de Koivienéni*

par Patrick H. Wynne et Christopher Gilson

traduit de l'anglais par David Giraudeau



<http://lambenore.free.fr>

## Présentation

Cet article est issu de la revue spécialisée à but non lucratif *Vinyar Tengwar*<sup>1</sup> n°27 (pp. 7-42) paru en janvier 1993. Il présente l'analyse complète d'un manuscrit de Tolkien contenant de nombreuses formes de mots elfiques.

Une phrase en quenya de ce manuscrit fut précédemment étudiée dans le *Vinyar Tengwar* n°14 (pp. 5-7 & 12-20) paru en novembre 1990, également traduit en français<sup>2</sup>.

## Remerciements

Je remercie la Tolkien Estate ainsi que Carl F. Hostetter, Patrick H. Wynne et Christopher Gilson pour leurs permissions de traduire ce texte en français et de l'inclure sur ce site internet.

Les textes sont © The Tolkien Trust 1990, 1993, 2008.

## Abréviations employées

*	hypothèse
**	forme erronée
>	évolua en
>>	corriger pour lire
†	forme archaïque ou poétique
{}	forme rejetée par J.R.R. Tolkien
I	<i>The History of Middle-earth</i> , volume I, <i>The Book of Lost Tales, Part One</i> , éditions Houghton Mifflin
V	<i>The History of Middle-earth</i> , volume 5, <i>The Lost Road And Other Writings</i> , éditions Houghton Mifflin
VII	<i>The History of Middle-earth</i> , volume 7, <i>The Treason of Isengard</i> , éditions Houghton Mifflin
IX	<i>The History of Middle-earth</i> , volume 9, <i>Sauron Defeated</i> , éditions Houghton Mifflin
adj.	adjectif
adv.	adverbe
angl.	anglais
AppA/D/E <sup>VF</sup>	<i>Le Seigneur des Anneaux</i> , appendice A/D/E
AppA/D/E	<i>The Lord of the Rings</i> , appendice A/D/E, éditions Houghton Mifflin
a.-s.	anglo-saxon
c.	lat. <i>circa</i> « environ »

---

<sup>1</sup> <<http://www.elvish.org/VT/>>. [ndt]

<sup>2</sup> <<http://lambenore.free.fr/telechargements/VT14.pdf>>. [ndt]

cf.	lat. <i>confer</i> « voir aussi »
C&LI	<i>Contes &amp; Légendes Inachevés</i> , édition compacte comprenant également <i>le Silmarillion</i> , éditions Bourgois. La pagination de l'édition ne contenant que les <i>Contes &amp; Légendes Inachevés</i> peut être obtenue en retranchant 363 à la pagination indiquée
CFH	Carl F. Hostetter
dor.	doriathrin
e.c.	elfique commun
éd.	édité par
e.g.	lat. <i>exempli gratia</i> « par exemple »
e.p.	elfique primitif
ELF	<i>The Elvish Linguistic Fellowship</i> <sup>3</sup>
Ety	chapitre <i>The Etymologies</i> issu de <i>The Lost Road And Other Writings</i> (pp. 339-400)
FTM	<i>La Formation de la Terre du Milieu</i> , éditions Bourgois
FR	<i>The Lord of the Rings</i> , volume I, <i>The Fellowship of the Ring</i> , éditions Houghton Mifflin
fr.	français
gén.	génitif
gn.	gnomique
HoMe	collection <i>The History of Middle-earth</i> en douze volumes, éditions Houghton Mifflin
i.e.	lat. <i>id est</i> « c'est-à-dire »
i.-e.	indo-européen(ne)
l./ll.	ligne/lignes
L	<i>Letters</i> , éditions Houghton Mifflin
lat.	latin
LCP	<i>Le Livre des Contes Perdus</i> , édition en un volume, éditions Bourgois
lit.	littéralement
loc. cit.	<i>loco citato</i> lat. « à l'endroit cité »
masc.	masculin
M&C	<i>The Monsters &amp; the Critics</i> , éditions Houghton Mifflin
n.	note
nda	note des auteurs
ndt	note du traducteur
nol.	noldorin
nol. anc.	noldorin ancien
OED	<i>Oxford English Dictionary</i>

---

<sup>3</sup> <<http://www.elvish.org/>>. [ndt]

OM1/2/3	poème <i>Oilima Markirya</i> , première version (M&C pp. 220-1), deuxième version (M&C pp. 213-5) et troisième version (M&C pp. 221-3)
p./pp.	page/pages
PE	<i>Parma Eldalamberon</i> <sup>4</sup>
pl.	pluriel
q.	quenya
QL	<i>The Quenya Lexicon</i> , un document tout d'abord partiellement cité dans <i>Le Livre des Contes Perdus</i> puis publié dans le PE12 (pp. 29-112).
q.v.	lat. <i>quo vide</i> « auquel se réfère »
RGEO	<i>The Road Goes Ever On</i> , éditions Houghton Mifflin
RK	<i>The Lord of the Rings</i> , volume III, <i>The Return of the King</i> , éditions Houghton Mifflin
SdA	<i>Le Seigneur des Anneaux</i> , édition compacte en un seul volume, éditions Bourgois
Silm	<i>The Silmarillion</i> , éditions Houghton Mifflin
Silm <sup>VF</sup>	<i>Le Silmarillion</i> , éditions Bourgois
skt.	sanskrit
s.v.	lat. <i>sub verbum</i> « sous le mot »
TT	<i>The Lord of the Rings</i> , volume II, <i>The Two Towers</i> , éditions Houghton Mifflin
UT	<i>The Unfinished Tales</i> , éditions Houghton Mifflin
v.a.	vieil anglais
VF	version française
VO	version originale (anglaise)
vs.	lat. <i>versus</i> « contre »
VT	<i>Vinyar Tengwar</i>

Les interventions du traducteur dans le texte se font toujours entre crochets. Les interventions entre crochets des auteurs (assez rares) sont indiquées par la mention « , nda » en fin d'intervention.

Les ouvrages des éditions Houghton Mifflin employés par les auteurs de l'article correspondent aux dernières éditions reliées (angl. *hardcover*), alors disponibles en 1990.




---

<sup>4</sup> <[www.eldalamberon.com](http://www.eldalamberon.com)>. [ndt]

Cet article est dédié à Taum Santoski, qui fut le premier à porter à notre attention le manuscrit de Koivienēni et qui nous aida dans nos premières recherches.

Dans le numéro de novembre 1990 de *Vinyar Tengwar*, nous présentions une nouvelle phrase quenyarine, découverte parmi des manuscrits de Tolkien dans les archives de l'Université Marquette (cf. *Les Elfes à Koivienēni : une nouvelle phrase en quenya*<sup>5</sup>, VT n°14, pp. 5-7 & 12-20)<sup>6</sup>. La phrase, accompagnée de la propre traduction de Tolkien, parle d'Orome et des Eaux de l'Éveil :

***Eldar ando kakainen loralyar  
Koivienenissen mennai Orome tanna  
lende i erenekkoitanie.***

*The elves were long lying asleep at  
Koivienēni until Orome came thither  
that he might awake them.*

(Textes © 1990, 2008 the Tolkien Trust)

Version française :

*Les elfes étaient depuis longtemps allongés endormis à  
Koivienēni jusqu'à ce qu'Orome vint là  
pour qu'il pût les éveiller.*

Dans cet article, nous allons présenter le reste du matériel linguistique partageant la page avec la phrase de Koivienēni. Cela inclut un certain nombre de formes alternatives au verbe final ***erenekkoitanie*** dans la phrase, une deuxième phrase quenyarine concernant les Deux Arbres et d'autres éléments dignes d'intérêt [La photographie du manuscrit original, sujet de cet article, est disponible dans le *Vinyar Tengwar Collected*, volume 3<sup>7</sup> (VT27 p. 8)]. Ayant préalablement discuté de la phrase de Koivienēni de manière approfondie dans le VT n°14, nous ne traiterons ici que de certains de ses points litigieux sur lesquels le reste du contenu du manuscrit nous éclaire.

## Dater le manuscrit

Un indice quant à la datation de ce manuscrit est la forme de la terminaison allative qui apparaît dans la phrase de Koivienēni. Dans *Le Seigneur des Anneaux* et les écrits plus tardifs, le cas allatif du quenya est marqué par le suffixe ***-nna***, comme dans ***Endoreнна*** 'en Terre du Milieu' (RK p. 245 [SdA p. 1032]). L'exemple le plus ancien d'un nom avec cette flexion survient dans l'histoire *The Lost Raod*, achevée en 1937, dans ***Ar Sauron lende nūmenoreнна*** « Et Sauron vint à-Númenor », une partie du brouillon du fragment eresséen (V p. 56). Dans les poèmes de *Vice Secret*, écrits au plus tard en 1931, un cas nominal avec des fonctions très similaires est marqué par le suffixe ***-nta***. À comparer avec ***Kaivo i sapsant*** « Comme un corps dans la tombe » avec le plus récent ***eari lantar kilyanna*** « les mers tombèrent dans-

---

<sup>5</sup> <<http://lambenore.free.fr/telechargements/VT14.pdf>>. [ndt]

<sup>6</sup> Ce manuscrit se trouve dans la collection Marquette, dans la Série 3 (*Le Seigneur des Anneaux*), Boîte 9 (Appendices), Dossier 13 (Appendice E « Écriture et Orthographe »). [nda]

<sup>7</sup> <http://www.lulu.com/elf>. [ndt]

l'Abîme»<sup>8</sup>. Dans la phrase de Koivienéni, l'adverbe *tanna* 'là', et peut-être également la conjonction *mennai* 'jusqu'à', sont dérivés avec le suffixe *-nna* que l'on retrouve par la suite dans la flexion allative. Cela désigne les années 30 et plus probablement la fin de la décennie comme date la plus ancienne possible pour le manuscrit de Koivienéni.

Un autre indice pour la datation vient du texte au verso. Dans le VT n°14, nous rapportions que ce texte était une partie du brouillon du chapitre *Les Cavaliers du Rohan*, mais il est clair à présent qu'il s'agissait d'une erreur. Un examen plus approfondi a montré que le texte est une insertion destinée au chapitre *Le Cavalier Blanc* (chapitre 5 du Livre III du *Seigneur des Anneaux*). Il ne fut pas mentionné par Christopher Tolkien dans son explication de l'écriture de ce chapitre dans *The Treason of Isengard* et nous avons eu la permission de le publier comme appendice à cet article, de paire avec une explication de son histoire textuelle. Dans l'avant-propos à la seconde édition du *Seigneur des Anneaux*, Tolkien déclare : « Je poursuivis et arrivai ainsi à *Lothlórien* et *Le Grand Fleuve* à la fin de 1941. L'année suivante, j'écrivis les premiers brouillons de ce qui est à présent le Livre III ainsi que le début des chapitres 1 et 3 du Livre V ». Dans *The Treason of Isengard*, Christopher Tolkien mentionne plusieurs faits qui se combinent pour corroborer cette déclaration<sup>9</sup>. Puisque cette insertion fait référence à une version au brouillon d'une trame qui disparut à l'époque où *Le Cavalier Blanc* fut mis au propre, il semble clair que le texte au verso date du début de 1942. Ceci, couplé avec l'indice de l'allatif *-nna*, suggère que le recto du manuscrit de Koivienéni fut composé quelque part entre 1937 et 1941. C'est probablement à l'époque de la composition du texte au verso que le matériel linguistique fut rayé pour indiquer son absence de rapport avec l'histoire du *Seigneur des Anneaux* et pas (nécessairement) son rejet conceptuel du canevas linguistique plus général.

## ***Erenkkoitanie* et les formes apparentées**

Dans la traduction de la phrase de Koivienéni, sous les mots « *that he might* », Tolkien écrivit « — to — ». Les tirets indique le cadre du remplacement, qui produit une version alternative de la deuxième partie de la phrase : « ... jusqu'à ce qu'Orome vint là pour les éveiller ». Cela doit probablement être

---

<sup>8</sup> Demeure donc la question de savoir *quand*, entre 1931 et 1937, le suffixe allatif *-nna* est apparu. Parmi les manuscrits de Tolkien à Bodle se trouve une page de déclinaisons de noms écrite au dos d'un brouillon de *Beowulf and the Critics*, l'essai qui devint par la suite *Beowulf: the Monsters and the Critics* [fr. *Beowulf: les Monstres et les critiques*] et est donc daté de c. 1936, année à laquelle ce texte fut lu à la lecture commémorative de Sir Israel Gollancz à la British Academy. Sur cette page, la terminaison allative apparaît comme étant *-nda*, ce qui accrédite l'hypothèse selon laquelle l'allatif en *-nna* n'apparut pas avant 1937 ou peu de temps auparavant. Cette table d'anciennes déclinaisons de [la bibliothèque de] Bodle sera présentée dans le prochain numéro de *Vinyar Tengwar* [cf. la version française <<http://lambenore.free.fr/telechargements/VT28.pdf>>]. [nda]

<sup>9</sup> « La feuille de papier employée pour rédiger le moment de la reconnaissance de Mithrandir (TT p. 98 [SdA p. 535]) était une page issue d'un calendrier de rendez-vous » pour la troisième semaine de février 1941 (VII p. 432 n. 1). Le verso de l'ébauche du chapitre *Le départ de Boromir* contient des notes griffonnées relatives à l'action japonaise en Malaisie en décembre 1941 et janvier 1942 (VII pp. 379 & 387 n. 1). Le changement du nom *Ondor* en *Gondor* est daté de « Feb. 9 1942 » et tandis que la première forme apparaît dans la copie au propre de *Sylvebarbe*, la seconde est employée dans *Le roi du château d'or* (VII pp. 401, 423 & 445). Finalement, des changements à la chronologie interne, reflétés dans une vue d'ensemble de l'histoire telle qu'observée depuis Fangorn, incorporent une régularisation des références aux phases de la Lune pour les rendre exactement différentes de cinq jours de celles de l'hiver 1941-2 (VII pp. 369 & 435). [nda]

associé aux variations de la phrase en elfique sur la droite. La phrase *na senekkoita* est immédiatement adjacente, le deuxième mot ayant tout d’abord été écrit *senekkoitane*. Un peu plus à droite, on trouve le début d’une phrase *na ekko*— qui a été supprimé, ainsi que les deux phrases parallèles *na-renekkoita* et *na sen ekkoita*. Cette dernière ne diffère de la phrase soulignée qu’en ce qu’elle a le pronom séparé par un trait d’union court, et confirme que la deuxième pourrait être divisée en *na sen|ekkoita*, soit littéralement \*‘pour les-éveiller’. Le soulignement peut indiquer qu’il s’agit de la forme qui doit être substituée – *mennai Orome tanna lende na senekkoita* – pour obtenir le sens de la version alternative de la traduction anglaise. *The Etymologies* soutient cette idée en listant la préposition *an, ana, na* ‘pour, à, vers’<sup>10</sup> (Ety p. 374). Dans la phrase ‘pour les éveiller’, la préposition *pour* est employée pour exprimer la relation entre deux actions, telles que le mouvement, la tendance ou le but, qui est métaphoriquement comme la relation de l’action à la chose. Cette connexion peut encore être observée dans des constructions telles que *il vint pour aider ses amis = il vint à l’aide de ses amis*.

Un autre groupe de formes sous celles citées ci-dessus montre Tolkien en train d’explorer des variations du même verbe : *i esen ekkoitanie* et *senekkoituvalya*, et entre ces formes la phrase rejetées *na sen ekkoituva*. Tout ceci nous montre qu’il conserva sur la page six phrases avec deux points communs :

- 1) elles dérivent toutes du radical *ekkoit-* représentant le verbe intransitif \**ekkoita-* ‘se réveiller, s’éveiller du sommeil’, probablement apparenté au nol. *echui(w)* ‘éveil’ < \**et-kuiwē* < **ET** ‘en avant, hors’ et **KUY** ‘prendre vie, s’éveiller’ (Ety p. 366).
- 2) Dans chaque forme, l’élément qui précède immédiatement est *(e)sen* ou *(e)ren*, apparemment le pronom complément d’objet ‘les’. De ces six phrases, trois incluent l’élément *na* et trois en sont dépourvues :

1	2
<i>i erenekkoitanie</i>	<i>na senekkoita</i>
<i>i esen ekkoitanie</i>	<i>na-renekkoita</i>
<i>senekkoituvalya</i>	<i>na sen ekkoita</i>

Dans le groupe 1, le radical verbal \**ekkoita-* possède une flexion additionnelle. Par analogie avec des formes du passé comme *ortane* ‘éleva’ et du futur comme *enquantuva* ‘remplira’, nous pouvons déduire la forme \**ekkoitane* et \**ekkoituva*, avec lesquelles \**ekkoitanie* et \**ekkoituvalya* possèdent quelque relation. Dans le groupe 2, l’élément *na* se combine uniquement avec le pronom + radical présent \**ekkoita*. Il se peut que le rejet des tentatives de phrases \*\**na senekkoitane* et \*\**na sen ekkoituva* indique que le quenya (comme l’anglais) ne possède un infinitif datif qu’au présent, ou plus

---

<sup>10</sup> VO ‘to, towards’. [ndt]

précisément que pour exprimer une idée comme ‘avoir éveillé’ ou ‘être sur le point d’éveiller’ il faut employer autre chose que **na** + radical seul.

L’emploi du radical verbal du présent sans suffixe en tant qu’infinitif est observé dans les seconde et dernière [troisième] versions de *Oilima Markirya*, comme dans (OM3, ll. 1-2, M&C p. 221) :

***Men kenuva fáne kirya métima hrestallo kúra***

*Who shall see the white ship leave the last shore*

*Qui verra le blanc navire quitter le dernier rivage*

Cette construction quenyarine est clairement parallèle à la syntaxe anglaise [et française], tout du moins pour autant que la phrase infinitive ***métima hrestallo kúra*** ‘quitter le dernier rivage’ est un prédicat complément d’objet modifiant ***fáne kirya*** ‘un blanc navire’ qui est à son tour le complément d’objet direct du verbe principal ***kenuva*** ‘verra’. En anglais, l’usage de l’infinitif sans la préposition *to* se limite à cette situation syntaxique et dépend également du choix du verbe principal. Aussi disons-nous *who shall see a ship leave the shore*, mais d’autre part *who shall cause a ship to leave the shore*<sup>11</sup>. Il serait donc possible que nous disions en quenya \****man tyaruva kirya hrestallo na kúra***, avec la préposition ***na*** + infinitif exprimant l’action désirée, tout comme dans ***Orome tanna lende na senekkoíta***.

Dans la forme ***na-renekkoíta***, les éléments de ***na senekkoíta*** ont été combinés en un seul mot, avec ***na-*** comme préfixe plutôt que comme préposition. En réponse à son placement entre deux voyelles à l’intérieur du mot, le ***s*** de l’élément pronominal ***sen*** ‘les’ est sujet aux changements historiques de voisement et de rhotacisme : ***s*** > ***z*** > ***r***. Le manuscrit ne donne aucune indication sur la signification syntaxique de cette distinction, mais il y a deux exemples comparables de ***na-*** préfixé à un radical infinitif seul dans OM3, ll. 23-4 :

***Man kenuva lumbor na-hosta***

*Qui verra les nuages se rassembler,*

***Menel na-kúna ruxal’ ambonnar***

*Les cieux se courber sur les collines qui s’effondrent*

Les commentaires et le glossaire fournissent une note sur ces formes : « 23 *hosta-* ‘rassembler, collecter, assembler’. Lorsque le radical verbal est employé seul (comme après ‘voir’ ou ‘entendre’) en tant qu’infinitif, *na-* est préfixé si le nom est l’objet et non le sujet. Ainsi, *na-kúna* (l. 24) <*kúna-* verbe dérivatif < *kúna* ‘tordu, courbé’ ». Par « le nom », Tolkien doit faire référence respectivement à ***lumbor*** ‘nuages’ et ***Menel*** ‘les cieux’. Puisque ***kirya*** ‘navire’ est le sujet (implicite) du radical infinitif ***kúra*** ‘quitter’ dans ***kenuva kirya hrestallo kúra*** « verra un navire quitter le rivage », Tolkien doit vouloir dire ici que ***lumbor*** est le complément d’objet (implicite) de ***na-hosta*** ‘se rassembler’ et ***Menel*** celui de ***na-kúna*** ‘se courber’. Dans la version anglaise, nous pourrions appréhender ‘les nuages’ comme sujet de l’infinitif ‘se

<sup>11</sup> J’ai préféré conserver ici la VO puisque une traduction française aurait totalement dénaturé l’explication. La voici néanmoins, soit respectivement : *qui verra un navire quitter le rivage* et *qui fera quitter le rivage à un navire*. [ndt]

rassembler’ et ‘les cieux’ comme sujet de ‘se courber’, mais uniquement avec les verbes *rassembler* et *courber* pris avec un sens intransitif qui est en fait une inversion de leur signification transitive fondamentale (cf. *le général rassemble son armée* ou *l’archer bande<sup>12</sup> son arc*). Une circonlocution véhiculant la connexion de **na-hosta** et **na-kúna** avec le sens transitif de ces verbes pourrait être : *Qui verra quelqu’un qui rassemble les nuages, quelqu’un qui courbe les cieux*. Ces sujets indéfinis exprimés par *quelqu’un* peuvent être éliminés par l’utilisation de l’infinitif et du participe passé : *Qui verra les nuages être rassemblés, les cieux être courbés*. Puisque **nā-** est le radical du verbe ‘être’ en quénya (Ety p. 374), il semble possible que le préfixe **na-** dérive d’un usage infinitif de ce verbe plus ou moins comme dans *être rassemblés*<sup>13</sup>. Quelque soit leur origine exacte, les constructions **na-hosta** et **na-kúna** et l’infinitif passif anglais partage la caractéristique syntaxique selon laquelle le nom modifié par l’infinitif n’est *pas* le sujet de l’infinitif dans son sens actif et transitif.

Dans les deux formes **na senekkoita** et **na-renekkoita**, le complément d’objet du verbe ‘éveiller’ est incorporé dans le mot comme le pronom **sen-** ou **ren-** ‘les’. Nous voyons que la substitution de ces passages dans la phrase donne **Orome tanna lende na senekkoita** ‘Orome vint là pour les éveiller’, dans laquelle l’infinitif modifie le verbe **lende** ‘vint’ et explicite le but de l’action en termes d’une autre action hypothétique dont le nom de la phrase principale, **Orome**, est le sujet implicite. Par conséquent, si nous substituons la forme avec le préfixe **na-** plutôt que la préposition **na**, engendrant **Orome tanna lende na-renekkoita**, et si la note de Tolkien sur le préfixe **na-** dans **na-hosta** et **na-kúna** est pertinente, alors cela devrait indiquer que **Orome** n’est *pas* le sujet de l’infinitif. Le sens pourrait être rendu en anglais par quelque chose comme ‘Orome came thither for them to be awakened’ [fr. *Orome vint là pour qu’ils soient éveillés*] ou ‘Orome came thither for their awakening’ [fr. *Orome vint là pour leur éveil*]. Notons qu’ici, comme dans le cas de **kenuva lumbor na-hosta** ‘verra les nuages se rassembler’, l’anglais peut exprimer la même idée que le quénya en utilisant un infinitif actif et le sens intransitif correspondant du verbe : *Orome came thither for them to awake* [fr. *Orome vint là pour qu’ils s’éveillent*]. Peut-être est-ce la clé pour interpréter les autres formes de ce verbe répertoriées dans le manuscrit.

La phrase **na sen ekkoita** est phonétiquement identique à celle soulignée **na senekkoita** et ne diffère que par le trait d’union court ou point entre les éléments **sen** et **ekkoita**. La phrase immédiatement subséquente **i esen ekkoitanie** possède également ce point entre le pronom et l’élément

<sup>12</sup> La VO possède ici *bends*, l’anglais employant le verbe *bend* tout à la fois pour signifier ‘(se) courber’ ou ‘bander (un arc)’. [ndt]

<sup>13</sup> Les formes périphrastiques du verbe passif en anglais [comme en français] ont en commun la combinaison du verbe ‘être’ avec le participe parfait, comme dans *the food is being eaten, was eaten, has been eaten, will be eaten by the guest* [fr. *la nourriture est en train d’être mangée, fut mangée, a été mangée, sera mangée par l’invité*], qui sont les formes passives de *the guest is eating, ate, has eaten, will eat the food* [fr. *l’invité mange, mangea, a mangé, mangera la nourriture*]. Mais ce modèle est construit sur une analogie formelle. Le fait que l’association du passif avec le participe parfait est plus secondaire qu’essentielle peut être observé dans certaines constructions où l’infinitif seul possède un sens passif. Ainsi, *I have chores to do* (= *that need to be done*) [fr. *j’ai des corvées à faire* (= *qui nécessitent d’être faites*)]; *there is plenty of food to eat* (= *to be eaten*) [fr. *il y a assez de nourriture à manger* (= *qui doit être mangée*)]. Ici, le nom est l’objet de l’infinitif plutôt que son sujet. [nda]

verbal. Ce symbole est une variation dont la longueur est clairement distincte du trait d'union habituel dans *na-renekkoita*. Les deux symboles ne sont pas en contraste direct l'un avec l'autre, non plus qu'on ne semble les trouver dans le même mot ou la même phrase. Il peut être utile d'examiner rapidement la manière dont ces symboles sont utilisés ailleurs.

Le trait d'union est employé lorsque Tolkien désire indiquer des éléments morphologiques dans un même mot, comme dans *sinda-nōrie-llo* 'gris-pays-depuis' (RGEO p. 59), donnant une analyse de ce que l'on trouve dans *sindanóriello* 'hors du pays gris' (FR p. 394 [SdA p. 412]) dans le texte original. Le trait d'union est aussi occasionnellement utilisé dans des textes non analytiques pour indiquer les principaux composants de noms composés de plusieurs éléments. Ainsi, dans *airetári-lírinen* (*ibidem*) le trait d'union montre que le terme est constitué de *lírinen* 'dans le chant' modifié par *airetári-* 'reine sacrée' (dans la réécriture « en prose » du poème, ce premier élément principal est rendu comme étant le génitif du nom composé *aire-tārio* 'de-la-reine-sacrée', RGEO p. 59). Aucun de ces traits d'union ne correspond à quoi que ce soit dans la version en *tengwar* du poème (RGEO p. 57). Ainsi donc, le trait d'union est essentiellement un symbole optionnel séparant un composant qui est une partie intégrale du mot et qui lui est lié. En définitive, *airetári-lírinen* et *na-hosta* sont des transcriptions conventionnelles de mots qui pourraient également s'écrire \**airetárilírinen* et \**nahosta*.

L'usage du point n'est pas totalement différent, comme dans *Elenna nóreo* 'du Pays de l'Étoile' dans le Serment de Cirion (UT p. 305 [C&LI p. 704]). La différence est qu'ici les deux composants peuvent demeurer comme des mots séparés, *Elenna nóreo* 'du pays dans la direction de l'étoile', avec essentiellement la même signification. Par contraste, on voit que le premier élément de *airetári-lírinen* doit prendre la forme fléchie *airetário* pour pouvoir demeurer seul et conserver la même relation avec *lírinen*. Le nom *Elenna* est lui-même la forme allative de *elen* 'étoile', bien qu'elle soit employée seule (AppA p. 315 [AppA<sup>VF</sup> p. 1106]) comme nom équivalent à *Elenna nóre*. Un autre exemple de point est le titre *Indis i Kiryamo* 'La Femme du Marin' (UT p. 8 [C&LI p. 378]), littéralement 'femme le-marinde'. Il y a ici une connexion étroite de l'article avec son nom qui contraste avec des phrases comme *i falmalinnar imbe met* 'sur les vagues écumantes entre nous' (FR p. 398 [SdA p. 412]) ou *i or ilye mahalmar ea* 'qui est au-dessus de tous les trônes' (UT p. 305 [C&LI p. 704]) où l'article délimite une phrase ou proposition entière. Le point est également employé en noldorin et en sindarin, dans des combinaisons syntaxiquement proches, et dans un brouillon de l'inscription de la Porte de la Moria (*Biography*, gravure 12 ; VII p. 182) le point apparaît également pour les points correspondants dans la version en *tengwar*<sup>14</sup>.

---

<sup>14</sup> Voir l'ensemble des indices relevés par Tom Loback dans le VT26 p. 25. Le plus souvent, le point survient en noldorin entre certaines formes de l'article et le nom qu'il modifie. Du fait qu'une connexion syntaxique étroite est un prérequis historique pour le développement des mutations consonnatiques initiales (comme la *lénition* ou la *nasalisation*), le point est associé à ces mutations. Mais le point est un symbole pour la relation syntaxique et non pour la mutation phonologique, aussi peut-il être employé avec des mots qui ne sont pas sujets à mutation. En goldogrin, par exemple, dans *i=Lam*

En général, l'usage du point semble véhiculer une connexion particulièrement étroite entre deux mots, mais pas aussi étroite que celle entre les éléments d'un mot composé, représentée par un trait d'union. Nous pouvons voir cela en comparant la phrase *i Kiryamo* avec un mot dans lequel l'article quenyarin est employé comme suffixe. Par exemple dans la *Chanson de Fíriel*, *i-narqelion* est traduit par 'la Disparition' et fait référence à la fin du monde (V p. 72). Par lui-même, *narqelion* signifie 'automne' (Ety p. 374) mais le mot composé ne fait pas référence à un automne particulier, ni même à l'Automne comme une généralité. Sachant que le sens littéral de *narqelion* est 'disparition du feu', nous pouvons nous rendre compte à quel point le sens du mot composé *i-narqelion* et celui de la phrase *\*i narqelion* ont divergé, uniquement parce que *i-narqelion* est un mot distinct capable, en tant qu'unité, de changements sémantiques. Cela contraste avec *i Kiryamo* 'du Marin' (bien que référant par allusion à Aldarion) dont la signification dépend toujours du seul nom *kiryamo*. De manière similaire, alors que l'infinitif de but *na senekkoita* 'pour les éveiller' demeure la combinaison de *na* 'pour, vers' et de la notion verbale, les mots *na-hosta* et *na-kúna* ont évolué en une autre idée de passivité, ou renversement du complément d'objet et du sujet, à partir de la combinaison du verbe 'être' avec le radical verbal (et comme nous l'avons suggéré cela rend compte de la différence entre *na senekkoita* 'pour les éveiller' et *na-renekkoita* \*'pour qu'ils soient éveillés'). Nous ne pouvons que spéculer sur ce que cela signifie dans le cas du contraste entre la forme non traduite *na sen-ekkoita* et *na senekkoita* 'pour les éveiller' (ou entre la forme non traduite *i esen-ekkoitanie* et *i erenkkoitanie* 'pour qu'il pût les éveiller'), mais cela se rapporte à ce qui est impliqué en particulier par l'attachement direct de l'élément pronominal *sen-* au verbe dans *senekkoita*.

La combinaison du sujet ou du pronom complément d'objet avec le verbe forme un seul mot, bien que cela soit inhabituel en anglais<sup>15</sup>, c'est familier en quenya. Tout le long du corpus, nous trouvons des terminaisons pronominales du sujet avec des verbes : *tulielto* 'ils sont venus' (I p. 114 [LCP p. 136]), *antaváro* (V p. 63), *hiruvalye* 'vous trouverez' (FR p. 394 [SdA p. 412]), *utúlien* 'je suis venu' (RK pp. 245-6 [SdA p. 1032]), *etc.* À côté desquelles nous trouvons des pronoms sous la forme de mots séparés, comme dans *elye hiruva* 'même vous trouverez', et il est remarquable que lorsque le pronom est distinct il soit placé devant le verbe (dans la position normale d'un nom sujet). Les pronoms compléments d'objet directs sont souvent des suffixes, qui suivent et se combinent avec les terminaisons sujet : *antavaróta* 'il le donna' (V p. 72), *laituvalmet* 'nous les louerons' (RK p. 231 [SdA p. 1016], L p. 308), *utúvienyes* 'je l'ai trouvé' (RK p. 250 [SdA p. 1036]). Mais en parallèle de *senekkoita* et

---

*na Ngoldathon* 'la langue des Gnomes' (I p. 247 [LCP p. 646]), la première paire de mots inclut *lam* 'langue' (II p. 339 [LCP p. 683]) sans mutation, tandis que la seconde paire possède la mutation nasale du gén. pl. \**goldathon*. [nda]

<sup>15</sup> Le présent des verbes *to be* et *to have* se combine avec les pronoms sujets dans *I'm, you're, she's, we're, they're* ; *I've, you've, he's, etc.* Le mot composé *methinks* est également le dernier vestige d'une construction avec un pronom complément d'objet et un verbe impersonnel, ce que nous exprimons à présent par *it seems to me* ou *it occurs to me* [fr. *il me semble* ou *il m'apparaît*]. [nda]

*erenekkoitanie*, il y a également le préfixe pronominal complément d'objet *tye-meláne* 'je t'aime' et *inye tye-melá* 'moi aussi, je t'aime' (V p. 61), avec le préfixe *tye-* employé, que le sujet soit un suffixe ou un mot séparé. Et avec *inye tye-melá*, nous pouvons comparer la construction en « arctique » *an ni véla tye* 'jusqu'à ce que je te vois', où ce même élément pronominal est le mot indépendant *tye* 'te' placé après le verbe (dans la position normale d'un complément d'objet). Enfin, notons l'impératif *laita te* 'louons les' avec un pronom complément d'objet à la même place, sans sujet explicite. Il y a un riche assortiment de formes pronominales et d'arrangements que ces exemples ne font que suggérer, mais ils servent à illustrer le fait qu'un ordre et une hiérarchie sous-tendent le système. Divers critères de contexte syntaxique et de connotation sémantique déterminent probablement les choix précis de forme et de construction, et le problème nécessite une étude plus poussée. Pour ce qui nous intéresse, nous généraliserons simplement le fait qu'il y a divers pronoms sujets et compléments d'objet *indépendants* qui peuvent prendre la place des noms en accord avec le verbe, et comme alternative à cela il existe des pronoms *affixés*, qui tendent à être placés à l'extrémité opposée de la forme verbale par rapport à la position du pronom indépendant équivalent.

Placé entre la préposition *na* et le verbe *ekkoita*, le pronom indépendant *sen* serait en position de complément d'objet en accord avec le premier (*\*na sen* 'vers eux') mais en position normale de sujet en accord avec le verbe (*\*sen ekkoita* 'ils s'éveillent'). Dans la construction tripartite *na sen ekkoita*, le point montre que la dernière connexion est la plus étroite, et implicitement que la phrase entière *sen ekkoita* est l'objet de la préposition *na*. En effet, *na sen ekkoita* pourrait très bien signifier \*'pour qu'ils s'éveillent'. Notons que les trois constructions en *na* pourraient ainsi couvrir les trois significations possibles d'un infinitif, étant donné le sujet *Orome* dans la phrase principale et l'élément pronominal faisant référence au nom *Eldar* :

*na senekkoita* 'pour les éveiller' = 'pour que Orome éveille les Elfes'

*na-renekkoita* \*'pour qu'ils soient éveiller' = 'pour que quelqu'un éveille les Elfes'

*na sen ekkoita* \*'pour qu'ils s'éveillent' = 'pour que les Elfes s'éveillent (eux-mêmes)'

Le même raisonnement suggère que *i esen ekkoitanie* signifie \*'pour qu'ils puissent s'éveiller', par opposition avec *i erenekkoitanie* 'pour qu'il puisse les éveiller'. Mais il y a ici une différence entre le préfixe objet *eren-* et le pronom indépendant *esen*. Ce pourrait être dû historiquement à une différence d'accent correspondante. Tolkien décrit brièvement (RGEO pp. 60-1) les accents « employés dans la prononciation normale du quenya. L'accent principal d'intonation était à l'origine sur la première syllabe de tous les mots, mais dans les mots de 3 syllabes ou plus il fut déplacé plus en avant » sur la pénultième syllabe si elle était longue, ou sur l'antépénultième si la pénultième était courte. « La syllabe initiale conservait généralement un certain degré d'accentuation. Quoique d'intonation moins importante, il était

souvent de même force que l'accent principal dans les mots longs, en particulier les mots composés avérés : comme dans *óromárði*, *fálmalínnar*, etc. » Ici, de même que dans la scansion du poème *Namárië* (p. 58), Tolkien emploie l'accent aigu pour marquer les accents majeurs et l'accent grave pour marquer les accents mineurs. Son analyse de *lísse-míruvóreva* et *aíre-tári-lírinèn* montre que la première syllabe d'un mot qui en compte sept reçoit un accent majeur et que la troisième syllabe reçoit un accent majeur ou mineur selon sa longueur. Ce modèle pourrait probablement s'appliquer à *érenékkóitániè* de même avec *ésen ékkóitániè*. La différence est que si le dernier est prononcé comme deux mots séparés plutôt que comme un mot composé, alors l'accent initial sur *ésen* sera l'accent principal, d'intonation plus importante du premier mot, identique en force *et* en ton avec l'accent sur *-tá-*, l'accent principal du second mot. D'autre part, dans le mot unique *érenékkóitániè*, l'accent sur la première syllabe aura une intonation moins forte.

Il se pourrait que cette intensité plus importante du ton dans la première syllabe de *ésen* en tant que mot indépendant ait prévenu ou retardé le changement de la consonne intervocalique *s > z > r*. La différence entre *eren-* et *ésen* pourrait avoir été renforcée par un parallèle perçu avec la différence entre *na-ren-* et *na sen*, où la motivation phonétique était plus forte. Un soutien à cette théorie selon laquelle l'accent exerça une influence sur ce changement phonétique pourrait venir des formes présentes plus bas sur la page, tout d'abord écrites *línase* et *linuváse* (concernant la voyelle longue dans le suffixe du futur lorsqu'il est suivi par une syllabe commençant par une seule consonne, voir *E man antaváro ?* 'Que me donnera-t-il en fait ?', V p. 63). Tolkien a ajouté un trait sur le *s* dans la première de ces deux formes, et il semble que son intention pourrait très bien avoir été de changer l'orthographe en *línare*, tandis que *linuváse* serait resté en l'état. Là encore, le *s* résiste au processus normal de voisement et de rhotacisme intervocaliques lorsqu'il suit immédiatement l'accent principal de plus forte intonation dans le mot *quenyarin*<sup>16</sup>.

<sup>16</sup> Carl F. Hostetter rappelle qu'un changement similaire à ce *s > z > r* et « conditionné par la présence ou l'absence d'accent sur la syllabe précédente survient dans les langues germaniques comme résultat du processus de voisement de la spirante en fonction de l'accent, connu en tant que *Loi de Verner* ». Les spirantes *f, þ, ǰ, s* du germanique primitif tendent à être voisées en *b, ð, ʒ, z* entre des voyelles ou après une consonne originellement voisée comme *r*. Mais de nombreuses exceptions à cette tendance existent, tel que le gotique *brōþar* 'frère[angl. *brother*]' qui conserve la spirante non voisée, alors que l'on a *fadar* [faðar, nda] avec la même spirante mais voisée. En 1877, Karl Verner publia une explication des exceptions (« Eine Ausnahme der germanischen Lautverschiebung », *Kubns Zeitschrift [...] der indogermanischen Sprachen*, 23:97ff.), qui fut ainsi résumée par E. Prokosch (*A Comparative Germanic Grammar*, p. 61) : « Il montra que le verbe fort germanique possédait des spirantes non voisées dans des positions où l'accent est sur la base en sanskrit mais des spirantes voisées dans des formes où l'accent est sur la terminaison en sanskrit. ». Ainsi, le skt. *vartati* 'il change' = v.a. *weorþeþ* 'devient', skt. *(va)várta* 'il a changé' = v.a. *weorþ* 'il est devenu', mais skt. *(va)vr̥timá* 'nous avons changé' = v.a. *wurdon* 'nous/ils devinrent'. Carl Hostetter ajoute que « Dans les langues germaniques du Nord (e.g. en vieux norrois) et de l'Ouest (e.g. en vieil anglais) le *z* résultant se développa régulièrement en *r*, complétant le processus de rhotacisme ». Ainsi, en parallèle à des alternances comme le v.a. sing. *weorþ* vs. pl. *wurdon*, il existe également des paires *s/r* comme le v.a. *was* 'il fut' vs. *wáron* 'ils furent', qui survit encore en tant qu'irrégularité de l'anglais moderne. Cf. skt. *wáśa* 'il demeura' vs. *uśúh* 'ils demeurèrent'. Dans ces verbes en v.a., l'accent est fixé sur la syllabe de la base. Le fait que la Loi de Verner explique le schéma du voisement de la spirante en termes de position de l'accent du sanskrit, qui est un accent majeur ou une crête tonale qui « bouge » en relation avec la syllabe de la base d'un mot à l'autre, implique que le germanique primitif retint un système accentuel similaire tout du moins jusqu'à ce que le voisement conditionnel des spirantes fut apparu. Bien que les variations de *s* vs. *r* surviennent dans des terminaisons ou

Dans notre précédente discussion de la phrase de Koivienéni, nous avons laissé en suspens la question de savoir si l'adjectif *loralyar* 'endormis' contenait ou non un suffixe fonctionnel. Il semble claire que cet adjectif est apparenté au nom *lóre* 'assoupissement', à l'adjectif *lorna* 'endormi' (Ety p. 370) et au verbe *lor-* 's'assoupir' (I p. 259 [LCP p. 660, PE12 p. 56]) et que *loralyar* est le pluriel de \**loralya*. Nous avons noté la similarité de forme avec *pinilya* 'petit' (M&C p. 220), qui est probablement apparenté à son tour à *pínea* 'petit' [PE12 p. 73]. Cela pointe vers le suffixe *-Iya* à la fois dans *lora-Iya-r* et *pini-Iya*, mais ne suggère pas une signification ou une fonction communes. À cet égard, la forme *senekkoituvalya* pourrait se montrer instructive, puisqu'elle semble dériver du radical du futur \**ekkoituva-* 's'éveillera' avec l'ajout de ce même suffixe *-Iya*. Le fait que ce même suffixe puisse servir pour dériver de simples adjectifs ou une sorte de substantif verbal suggère que ce dernier soit un *participe* ou une forme adjectivale régulière du verbe.

Puisque l'idée de la base *lor-* est fondamentalement intransitive, le suffixe *-Iya* possède probablement un sens actif. Il possède ainsi une ressemblance significative avec les terminaisons des participes présents dans *húro ulmula* 'la tempête qui gronde[ lit. *grondante*]' (OM2, l. 20), *ear falastala* 'la mer qui déferle [lit. *déferlante*]' (OM3, l. 10), *winga hlápula* 'l'écume qui s'envole [lit. *s'envolant*]' (l. 11), *rámar sisílar* 'les ailes qui brillent [lit. *brillantes*]' (l. 12), etc. \**ekkoitala* serait probablement 's'éveillant'. Le sens du participe futur actif \**ekkoituvalya* pourrait ainsi être 'qui va/allant s'éveiller' ou '(étant) près de s'éveiller', et avec le préfixe pronominal *senekkoituvalya* = \*'(étant) près de les éveiller'. Substitué dans la phrase, ce participe pourrait fonctionner comme un modificateur du nom *Orome*. Le participe décrit une action du nom qu'il modifie, et le temps du participe indique le temps de cette action, *relativement* au temps du verbe principal. Dans *Oilima Markirya*, le présent du participe dans *ear falastala* fait référence à 'la mer qui déferle' en même temps que le futur de la question principale *Man tiruva fána kirya* 'Qui verra un blanc navire'. *senekkoitunalya* ferait probablement référence à 'les éveillant/de les éveiller' après le passé de *lende* 'vint'. Ainsi, *mennai Orome tanna lende senekkoituvalya* = \*'jusqu'à ce que Orome vint là *avant* de les éveiller'.

## ***Dakar no Giliar***

La phrase *dakar no giliar* au sommet de la page possède une ressemblance remarquable avec le nom *Dagor-nui-Ngiliath, Dagor nuin Giliath* 'Bataille-sous(-les)-Étoiles' (V p. 249, Ety p. 378). Cependant, nous ne savons pas clairement à quelle langue elfique la phrase *dakar no giliar* appartient. *Giliar*, s'il signifie effectivement \*'étoiles', pourrait dériver du quendien primitif \**gilya* 'étoile', d'où le nol. *gîl*, pl. *giliath* (Ety p. 358). Le radical *gilia-* de *giliar* est identique à celui de la forme plurielle collective noldorine, mais la consonne finale est celle du pluriel du quenya, e.g. *Eldar, Valar, etc.* Le q. *no*

---

des préfixes, leur corrélation avec l'accent, et en particulier la rétention du *s* intervocalique uniquement lorsqu'il suit immédiatement un accent suffisamment important, est un parallèle flagrant avec le mécanisme de la Loi de Verner. [nda]

‘sous’ et le nol. *no* ‘sous’ sont tous deux listés dans le chapitre *Etymologies* (Ety p. 378). Lorsque le second est combiné avec un article, il prend la forme *nui*, celle qui apparaît dans le nom de la bataille.

Les formes *dakar* (et celle rejetée *dakaro*) ressemblent à certains noms agentifs d’origines diverses. Considérons *\*kwentro* ‘narrateur’ : q. *qentaro*, nol. *pethron*, dor. *cwindor* (Ety p. 366) ou *\*tamrō* ‘pivot (= cogneur, frappeur)’ : q. *tambaro*, nol. *tafr* (= *tavr*), *tavor* (Ety p. 390). Certains agentifs sont ambigus quant à savoir si le *r* fait partie de la base ou de la terminaison, comme *\*ābārō* ‘celui qui refuse’ : q. *Avar* (ou *Avaro*), nol. *Afar* (nol. anc. *abóro*) à partir de la base **AB-**, **ABAR-** ‘refuser, nier’ (Ety p. 347). Il y a donc probablement une dernière association entre ces formes et des noms avec un suffixe vocalique uniquement, comme *\*tanō* : q. *tano* ‘artisan, forgeron’ à partir de la base **TAN-** ‘fabriquer, façonner’ (Ety p. 390). Sous la base **NDAK-** ‘tuer’ (Ety p. 375[, VT45 p. 37]), nous disposons de cette dernière forme dans *\*ndākō* ‘guerrier, soldat’ : nol. anc. *ndōko*, nol. *daug* mais nous avons également la formation en *-ro* avec une fonction différente : nol. anc. *ndakro* ‘massacre, bataille’, nol. *dagr*, *dagor* ‘bataille’. Le nom fait ici référence à l’action ou l’activité plutôt qu’à l’acteur. Mais puisque l’idée basique du verbe est ‘causer la mort’, il y a une notion similaire d’*agenciation* à la fois dans *ndōko* et *ndakro* : un guerrier cause la mort et ainsi provoque une bataille. Nous pouvons comparer *dag(o)r* au nol. *glambr*, *glamr*, *glamor* ‘écho’ (Ety p. 358, VT45 p. 15), où l’action est identique à l’agent puisque qu’il s’agit de sa propre réplique. Notons également comment la forme primitive *ālākō* ‘ruée, vol impétueux, vent violent’ (Ety p. 348) fait référence à l’action en tant que phénomène naturel<sup>17</sup>.

L’entrée pour **NDAK-** ‘tuer’ ne donne que les dérivations du nol. anc. et du nol. Il y a probablement une relation avec le second élément des noms quenyarins *Rómendacil* ‘Vainqueur de l’Est’ (AppA p. 324 [AppA<sup>VF</sup> p. 1116]), *Hyarmendacil* ‘Vainqueur du Sud’ (AppA p. 325 [AppA<sup>VF</sup> p. 1117]), mais nous ne pouvons pas exclure la possibilité qu’il s’agisse d’emprunts quenyarins au sindarin. En tous cas, *dakar no giliar* n’est certainement pas du quenya, puisque deux des trois mots commencent par des occlusives voisées. Peut-être que *dakar* est une forme chronologiquement intermédiaire entre le nol. anc. *ndakro* et le nol. (exilien) *dagr*, *dagor*. Dans ce cas, il représente une étape après que la nasale ait été perdue dans l’agglomérat initial *nd* mais avant le voisement de *k > g* entre des voyelles et d’autres sons voisés. Si *dakar* dérive directement de la forme *ndakro*, il postdate la perte des voyelles finales en nol. anc. et le *ar* semble dériver de la prononciation vocalique du *r* final dans la forme *\*dakr* résultante. Cela est problématique, car les paires de formes noldorines telles que *tafr*, *tavor*; *glambr*/*glamr*, *glamor*; *dagr*, *dagor* semblent suggérer au sein du noldorin un développement distinct du *r* final vocalique > *or* subséquent au changement de *k > g* (*cf.* également le

<sup>17</sup> L’ambiguïté potentielle de la formation du nom agentif fut probablement à l’origine d’une tendance à renforcer la terminaison avec un suffixe agentif supplémentaire. Ainsi *\*stabrō* ‘charpentier, menuisier, constructeur’ donne le nol. anc. *sthabro(ndo)*, dont la variation plus longue engendre le nol. *thavron* (Ety p. 388). Un développement similaire doit sous-tendre le nol. *lathron* ‘auditeur, écouteur, oreille indiscreète’ < *\*la(n)sro-ndo* (Ety p. 368) et le nol. *callon* ‘héros’ < *\*kalrondō* de paire avec le q. *callo* ‘homme noble, héros’ < *\*kalrō* (Ety p. 362). [nda]

nol. *magl*, *magol* < \**makla*, d'où également le q. *macil* 'épée', Ety p. 371). Mais ces changements distincts ne rentrent pas forcément en conflit. La forme *dakar* pourrait représenter une formation à plus ou moins court terme dans la langue, manifestant peut-être une influence des formes du quenyarines en *-ar*<sup>18</sup>. Elle coéxista probablement avec des forme apparentées commençant par \**dakro-* (cf. le nol. *dagro*, *dagrado* 'se battre, faire la guerre'), à partir desquelles \**dakr* > nol. *dagr* pourrait avoir été restauré par analogie à un moment ultérieur quelconque.

La première apparition d'un nom elfique pour la Bataille-sous-les-Étoiles se trouve dans *Les Premières Annales de Valinor* (écrites c. 1930 ou plus tard), où la forme est *Dagor-os-Giliath* (cf. les remarques de Christopher Tolkien sur l'Année Valienne 2996, SME p. 280 [FTM p. 304]). *Dagor-nui-Ngiliath* n'apparaît pas avant la *Quenta Silmarillion* de 1937. Sur le manuscrit, à la suite de la forme *Dakar* avec une majuscule, ce qui semble être un *o* a été barré. Peut-être que Tolkien commença à écrire une forme du nom de la bataille comparable à *Dagor-os-Giliath*.

### Les variantes de *Yavanna*

Au-dessus et à droite de la phrase de Koivienéni se trouve un groupe de noms, des variantes de *Yavanna* en quenya et en sindarin. Toutes ces formes sont uniques à ce manuscrit, bien que certaines ne diffèrent que très peu des formes apparaissant ailleurs :

{gy}	{ga}	<u><i>Gavan</i></u>	<i>Gavan Yavann</i> {a}e
			<i>Gavennil</i>
			<i>Ivan Hyavanne</i>

- *Yavanne*. – L'indication la plus récente de la dérivation de *Yavanna* se trouve dans les *Etymologies*, qui établissent que le nom signifie 'Donneuse de fruit' et vient des bases **YAB** 'fruit' et **ANA**<sup>1</sup> 'à, vers' (d'où également *anta-* 'donner' et *anna* 'don')<sup>19</sup>. Tolkien écrivit tout d'abord la forme *Yavanna* sur le manuscrit, puis la corrigea en *Yavanne*. Le suffixe *-e* est commun dans les noms féminins quenyarins formés à partir de mots avec un *-a* final, e.g. *ancalima* 'excessivement brillant' (L p. 278) > *Tar-Ancalimë*, première Souveraine régnante de Númenor (AppA p. 315 [AppA<sup>VF</sup> p. 1107]). La terminaison de *Yavanne* ressemble également à celle de *ravennë* 'lionne', féminin de *rau* 'lion', pl. *rávi* (I p. 260 [LCP p. 661]), listé dans le QL comme dérivés de la base **RAVA** [PE12 p. 79]. La terminaison *-nnë* pourrait être apparentée à la base plus tardive **INI** 'femme' dans les *Etymologies*.

<sup>18</sup> Notons le rythme de *dakar no giliar* identique à celui de la phrase en quenya écrite juste après, *vári to vanimar*. Est-ce une coïncidence, ou cela ferait-il allusion au fait qu'une langue puisse en influencer une autre ? [nda]

<sup>19</sup> On notera depuis la publication du PE17 où l'on découvre la forme encore inconnue *Yávanna* 'don de fruit' (p. 93) bien postérieure (cette forme daterait de 1967 selon les estimations de CFH) à *Etymologies* (c. 1937). [ndt]

• *Ivan*. – Les *Etymologies* donnent la forme noldorine de **Yavanna** comme étant **Ivann**, ce qui est très proche de **Ivan** sur le manuscrit. Dans l'appendice E du SdA, Tolkien écrivit que « À la fin des mots de plus d'une syllabe [les consonnes longues ou doubles] étaient généralement raccourcies : comme dans [le sindarin] **Rohan** à partir de **Rochann** (archaïque **Rochand**). » (AppE p. 393 [AppE<sup>VF</sup> p. 1203]). Cette réduction des consonnes longues à la fin des mots dissyllabiques survient également dans les formes noldorines des *Etymologies*, par exemple *s.v.* **BES** 'épouser' se trouve le nol. exilien **benn** 'homme' dans le mot composé **hervenn** 'époux', avec la forme réduite **herven** également listée. Ainsi, **Ivan** sur le manuscrit est probablement une forme réduite du nol. **Ivann**.

• *Gavan* & *Gavennil*. – Si **Gavan** et **Yavanne** sont parents, leur proto-forme devait posséder un \***gy**-initial, car dans les *Etymologies* c'est le seul groupe consonantique initial primitif qui donne **g**- en noldorin et **y**- en quenya, *e.g.* \***gyernā** 'ancien, usé, décrépité (au sujet de choses)' > nol. **gern**, q. **yerna**. Le **gy** écrit à gauche de **Gavan** pourrait soutenir cette hypothèse, bien qu'il fut rayé par la suite ; **ga** a aussi été écrit à gauche de **Gavan** mais fut également rayé. **Gavan** (et **Gavennil**) pourraient dériver de la base \***GYAB**, une variante noldorine de **YAB** 'fruit'. La préfixation d'un **G** initial à une base était une variation caractéristique en noldorin, bien que tous les exemples de cette variation dans les *Etymologies* impliquent des bases commençant par **L**, par exemple **LAM** > **GLAM**, **LING** > **GLING**.

**Gavennil** dérive de **Gavan** par ajout du suffixe féminin **-il**. En noldorin, l'ajout d'un suffixe contenant un **i** pourrait provoquer une antériorisation de la voyelle dans la syllabe directement précédente, un processus connu en tant que « affection en **i** ». Ainsi, le nol. **gwath** 'ombre' devient **gweth** dans **Thuringwethil** 'Femme de l'Ombre Secrète', le changement de la voyelle étant causé par le **i** du suffixe **-il**. De manière similaire, le deuxième **a** de **Gavan** devient **e** dans **Gavennil** du fait de l'ajout de **-il**.

Tout comme **Ivan** est une forme réduite de **Ivann**, le double **nn** de **Gavennil** montre que **Gavan** est la forme réduite de \***Gavann**, avec la consonne double retenue en position non finale.

• *Hyavannel*. – Le **hy**- initial de **Hyavanne** est curieux. Selon les *Etymologies*, le q. **hy**- pourrait s'être développé à partir de trois sources possibles :

- \***khy**- comme dans **hyelle** 'verre' < \***khyelesē**
- \***sky**- comme dans **hyapat** 'chaussure' < \***skyapat**
- \***sy**- comme dans **hyando** 'couperet, fendoir' < \***syadnō**<sup>20</sup>

Ces trois groupes consonantaux primitifs \***khy**-, \***sky**-, \***sy**- donnent uniformément **h**- en noldorin et les formes noldorines des mots dans la liste ci-dessus sont **hele**, **habad** et †**hāð**. Ainsi, il est évident que l'élément initial de **Hyavanne** ne peut pas avoir été formé à partir de ces bases proposées comme

<sup>20</sup> Deux de ces sources sont également mentionnées dans l'appendice E du SdA, qui indique que le quenya **HY** « dérivait habituellement de **yh**- et **khy**- » (AppE p. 393 [AppE<sup>VF</sup> p. 1203]). [nda]

sources des autres variantes : **YAB** (pour *Yavanne* et *Ivan*) ou **\*GYAB** (pour *Gavan* et *Gavennil*). Il doit plutôt dériver d'une autre variante de **YAB**, unique au quenya – plutôt **\*KHYAB**, **\*SKYAB** ou **\*SYAB**. Il n'existe aucun élément concret permettant de recommander **\*KHYAB** ou **\*SKYAB** comme variantes de **YAB**. Cependant, dans les *Etymologies*, il existe de nombreux exemples de bases qui forment des variantes en préfixant un **S**, e.g. **NAS** 'pointe, extrémité pointue' > **SNAS** et **PHAL**[, **PHÁLAS**, VT46 p. 15] 'écume' > **SPAL**[, **SPÁLAS**, VT46 p. 15]. La variation **YAB** > **\*SYAB** (qui deviendrait **\*hyav-** en quenya) est donc également possible, bien qu'il doit être noté qu'il n'y a pas de **S** préfixé à un **Y** dans les *Etymologies*.

## La phrase des Deux Arbres

En bas et à gauche de la page se trouve une autre phrase quenyarine. Contrairement à la phrase de Koivienéni, cette seconde phrase ne dispose pas de traduction et a été abondamment corrigée (en particulier dans sa première partie) du fait d'une hésitation de Tolkien entre différents mots et significations d'expression. Le texte, incluant les formes rejetées, est comme suit :

*em* {?} {?}  
**Valar** [ {im} **pannen** [atta alda}  
 {ald att}      {aldatta} {en alkorin} ***kon-alkorin***  
                   ***aldaru mi*** {kon-alkorin}  
   {korme}  
                                   ***sekormen***  
                                   ***ko***  
                                   {se} ***kormenesse***  
***ar sealálan táro***      ***ar*** {sisilkalan}      ***sīlankālan***  
                                   ***ve***  
***ve laure*** {?} {sil}      {?}      ***misil***{ya}.

- *Valar empannen.* – La phrase commence par ce qui doit être un sujet et un verbe : **Valar empannen**, avec le nom pluriel **Valar** 'les Dieux' et une forme verbale probablement issue de **panya-** 'fixer, mettre (en particulier en référence au bois)' (Ety p. 380) avec le préfixe **em-** ajouté. Les *Etymologies* listent de nombreux autres verbes quenyarins dans lesquels le radical du présent est formé avec le suffixe **-ya**, e.g. **PHAR** 'atteindre, aller entièrement, suffire' > **farya-** 'suffire' et **WAN** 'partir, s'en aller' > **vanya-** 'aller, partir, disparaître'. Les formes au passé de certains de ces verbes sont également données et elles sont généralement conçues en supprimant **-ya** au profit de **-ne** ; ainsi **farya-** > passé **farne** et

*vanya-* > passé *vanne*<sup>21</sup>. Il est donc raisonnable de supposer que *panya-* pourrait posséder la forme du passé *\*panne* ‘fixa, mit’.

Le sujet de *empannen* est le nom pluriel *Valar*. Nous avons donc apparemment le verbe pluriel *em-panne-n* avec *-n* comme marque du pluriel. Le suffixe *-n* est également ici employé dans les verbes *sealálan* et *sisilkalan* supposés être au pluriel. Un exemple parallèle dans la phrase de Koivienéni est *kakainen* ‘étaient allongés’. Il s’agit très certainement du passé *\*kakaine* ‘était allongé’ issu de la base *KAY* ‘coucher’ (Ety p. 363), avec le pluriel *kakainen*<sup>22</sup>. La marque du pluriel *-r* est bien plus commune dans les verbes quenyarins, tout du moins au vu des formes publiées jusqu’à présent. Pour citer un texte relativement contemporain, les fragments eresséens d’Alboin dans *The Lost Road* (écrit c. 1937) contiennent les verbes pluriels *lantier* ‘ils ont chuté’ et *ullier* ‘déversèrent’, tous deux en *-r*. Les seuls autres exemples de verbes pluriels avec un *-n* final apparaissent dans les poèmes de 1931 de *Secret Vice*, bien que dans chaque exemple le pluriel *-n* soit précédé d’un autre suffixe (marquant peut-être la voix moyenne ou celle réflexive) : *ninqané-ro-n* (M&C p. 220), *alkantamé-re-n*, *kautá-ro-n* (p. 216). Aucun verbe avec un pluriel en *-r* n’apparaît dans le manuscrit de Koivienéni, mais ça n’indique pas nécessairement que Tolkien songeait à remplacer *-r* par *-n* en tant que suffixe pluriel verbal normal. Cette situation est comparable à celle dans les poèmes de *Secret Vice* de 1931 dans lesquels les noms pluriels en *-r* sont totalement absents, bien qu’une étude des noms dans les textes contemporains montre clairement que *-r* existait déjà à cette époque en tant que terminaison plurielle nominale. La terminaison plurielle *-n* pourrait servir à une autre fonction grammaticale que *-r* dans ces verbes, Tolkien tentant de définir la distinction<sup>23</sup>.

Le préfixe *em-* remplace *im-* tel qu’écrit précédemment : *impannen* >> *empannen*. Les mots *en* et *mi* que l’on retrouve plus loin dans la phrase font écho à ces deux formes. Notons que le préfixe qui fut retenu ressemble au mot qui a été supprimé et vice versa. La préposition *mi* ‘dans, à l’intérieur’ apparaît dans les *Etymologies*, et *mi kon-alkorin* pourrait être la phrase prépositionnelle \*‘dans le *kon-alkorin*’. La préposition *na* ‘à, vers’ possède la forme inversée *an* (Ety p. 374) et dans le poème *Namárië* se trouvent la préposition *nu* ‘sous, dessous’ et le préfixe *un-* ‘sous-’ dans *un-túpa* ‘sous-couvrir,

---

<sup>21</sup> Le seul autre verbe en *-ya* pour lequel les *Etymologies* fournissent un passé es *ulya-* ‘verser’. Pour ce verbe, deux formes du passé sont données. Le passé intransitif est *ulle*, probablement assimilé à partir de *\*ulne* et donc formé de la même manière que *vanne* et *farne*. Dans la forme transitive du passé *ulyane*, le suffixe *-ya* de l’infinitif est conservé. [nda]

<sup>22</sup> Dans notre article du VT14, nous avons proposé une interprétation alternative de *kakainen* comme une sorte d’instrumental ou moyen d’accompagnement, avec le suffixe instrumental *-nen* ajouté au radical *kakai-* (cf. p. 12 de ce numéro). La difficulté de cette interprétation réside dans le fait que les seules formes casuelles de radicaux verbaux que nous pouvons citer sont basées sur des participes ou des infinitifs suffixés, tels que *ilka-la-sse* (M&C p. 222) ou *enyal-ie-n* (UT p. 305 [C&LI p. 704 & 714 n. 43]), autrement dit pas directement sur le radical verbal lui-même. [nda]

<sup>23</sup> Dans le VT12 (pp. 7 & 12), nous avons émis l’hypothèse que *-n* pourrait être la marque régulière du pluriel dans les verbes au passé formés avec le suffixe *-ne*, ajoutant que « nous devons attendre la publication d’autres exemples pour confirmer ou réfuter cela ». Cette théorie a été à présent réfutée par les éléments parus dans *Sauron Defeated*. En effet, dans le texte en quenya accompagnant les fragments adunaiques de Lowdham (p. 246), nous trouvons *lantaner* ‘tombèrent’, passé pluriel de *lanta-* ‘chuter, tomber’. Notre hypothèse aurait nécessité la forme *\*\*lantanen*. [nda]

recouvrir<sup>24</sup>. Ainsi, le préfixe *im-* pourrait être une inversion de *mi* ‘dans, à l’intérieur’ et le verbe \**impanya-* pourrait signifier ‘mettre à l’intérieur’, comparable en cela aux verbes français *insérer*, *implanter*, *inclure*, etc. Peut-être que *Valar impannen* devait signifier \*‘les Dieux plantèrent’ puisque, comme nous pouvons le constater, l’objet du verbe est ‘les Deux Arbres’.

La forme *em-* ressemble de près à *im-*, en partie parce que sa consonne nasale (quelque soit son origine) a été assimilée au *p* labial. Historiquement, nous nous attendrions plutôt au développement *en* + *pan-* > *en-pan-* > *empan-* pour s’autoriser une connexion possible entre *em-* et *en*. Cela semble être une préposition dans la phrase rejetée *en alkorin*, de structure semblable à *mi kon-alkorin*. Peut-être qu’ils sont issus de la base ÉNED ‘centre’<sup>25</sup> – ainsi *em-*, *en* = \*‘au centre de, au milieu’<sup>26</sup>. La phrase *en alkorin* pourrait signifier ‘au centre de l’*alkorin*’. Le changement du préfixe verbal ne change probablement pas la signification de la phrase : *Valar empannen* \*‘les Dieux placèrent dans [le centre]’ ou \*‘les Dieux plantèrent dans’.

- *Atta alda*, *aldatta* & *aldaru*. – Puisque *panya-* ‘fixer, mettre’ est transitif, *empannen* devrait posséder un complément objet direct. Il nous est fourni par la phrase suivante *atta alda* \*‘les Deux Arbres’, ainsi donc *Valar empannen atta alda* = \*‘les Dieux plantèrent les Deux Arbres à l’intérieur’. Cela rejoint la remarque selon laquelle *panya-* était employé ‘en particulier en référence au bois’. Dans *atta alda* le premier mot *atta* est ‘deux’ et *alda* ‘arbres’ est au singulier. C’est également le cas dans le mot composé *Otselen* ‘Sept Étoiles’, le nom de la constellation de la Grande Ourse<sup>27</sup> (Ety p. 379) dans lequel *otso* ‘sept’ est suivi du singulier *elen* ‘étoile’.

*Atta alda* fut rejeté au profit de *aldatta*<sup>28</sup>. Ce pourrait être une flexion duelle d’*alda*, avec *-tta* comme variante du duel *-t* qui apparaît dans des formes plus tardives comme *ciriat* ‘2 navires’ (L p. 427). Cependant, nous ne disposons d’aucun autre exemple qui permettrait de corroborer le duel *-tta* et il est plus probable que *aldatta* soit un mot composé dans lequel *atta* ‘deux’ agisse comme un nom avec *alda* préfixé comme modificateur génitif pluriel : *ald(a)* ‘des arbres’ + *atta* ‘deux, une paire’ = ‘deux arbres, une paire d’arbres’<sup>29</sup>. Il s’agit de la même manière avec laquelle les phrases contenant des nombres sont traitées en adunaïque, langue conçue en 1946 par Tolkien et censée avoir été influencée

<sup>24</sup> On notera également, dans le même poème, le verbe *undu-láve* que Tolkien traduit littéralement par ‘sous-enfoncé’ et plus clairement par ‘profondément noyé’. [ndt]

<sup>25</sup> On notera également que dans la liste de racines plus tardives parues dans le PE17 ainsi que dans les explications post-SdA, Tolkien présente la racine EN(ED) ‘centre, milieu’ (PE17 pp. 26 & 152). [ndt]

<sup>26</sup> Une autre lecture possible (quoique moins certaine) pour la forme préfixée est *om-* ; mais la préposition *en* témoigne en faveur d’un *e* initial et la signification ou l’étymologie de *om-* seraient des plus obscures. [nda]

<sup>27</sup> Tolkien parle de la Grande Ourse mais les sept étoiles ne désignent pas à proprement parler la constellation dans son ensemble mais plutôt l’astérisme du Chariot. [ndt]

<sup>28</sup> Les mots *ald att*, écrits sous *Valar* avant d’être supprimés, semblent être une version préliminaire bien qu’inachevée de *aldatta*. [nda]

<sup>29</sup> La préfixation d’une forme singulière pour indiquer un génitif pluriel était commune en quenya, comme dans *Eldamar* ‘Demeure des Elfes’, *Valaquenta* ‘Histoire des Valar’, etc. [nda]

par l'elfique. En adunaïque, les numéraux cardinaux étaient des noms (excepté 'un') et le nom étant quantifié était placé en position de génitif avant le nombre ; ainsi *hazid* (ou *hazad*) 'sept' apparaît dans *gimli hazid* '7 des étoiles' et *balik hazad* 'sept (des) navires' (IX pp. 247 & 428).

*Aldatta* fut à son tour rejeté au profit de *aldaru*, la forme retenue. La terminaison *-ru* peut être analysée comme le pluriel *-r* suivi de la marque du duel *-u* (cette dernière se retrouvant dans *Aldúya* 'Jour des Deux Arbres', AppD p. 388 [AppD<sup>VF</sup> p. 1196]). Cette combinaison de marques du pluriel et du duel survient également dans *talwi* 'les pieds', donné dans le QL comme duel de *tala* (II p. 347 [LCP p. 693, PE12 p. 88]) dans lequel la terminaison *-wi* est probablement constituée du duel *-u* suivi du pluriel *-i*<sup>30</sup>.

• *En alkorin & mi kon-alkorin*. – Jusqu'à présent, la phrase *Valar empannen aldaru* \*'les Dieux plantèrent les deux arbres' semble mener à une déclaration sur le lieu de plantation des Deux Arbres et c'est probablement le sens de la phrase rejetée *en alkorin* et de celle qui lui a été substituée *mi kon-alkorin*. Dans une note datée du 20 novembre 1937, Tolkien mentionne la forme *alkorin* = *ilkorin*, ce dernier apparaissant ailleurs sous la forme plurielle *Ilkorindi*, les Elfes 'qui ne sont pas de Kôr' (V p. 200). Étymologiquement, ces termes sont constitués du préfixe négatif *al-/il-* (< **LA** 'non, ne pas') et d'une forme adjectivale \**korin* 'de Kôr'. La forme *alkorin* dans la note mentionnée ci-dessus fut supprimée, et puisque \*'dans un Elfe qui n'est pas de Kôr' ne peut avoir été le sens de *mi kon-alkorin* et *en alkorin*, nous devons réfléchir à une autre interprétation de *alkorin* dans ces phrases.

Une théorie alternative est que *alkorin* contient *korin* 'enceinte circulaire', donné dans les *Etymologies* comme dérivé de **KOR** 'rond', d'où également de nombreux autres mots faisant référence à des choses rondes : *Kôr* 'colline ronde sur laquelle Túna (Tûn) fut construite', *koron* 'globe, boule' et *koromindo* 'coupole, dôme'. Le QL définit *korin* comme 'un enclos circulaire, en particulier au sommet d'une colline' (I p. 257 [LCP p. 658, PE12 p. 48]) et cette référence au sommet d'une colline rappelle *Corollairë*, 'le Tertre Vert' sur lequel il est dit que les Deux Arbres s'élevèrent dans *Le Silmarillion* (Silm p. 38 [Silm<sup>VF</sup> p. 30]). L'élément initial *al-* dans *alkorin* pourrait dériver de la base **GALA** 'prosperer', qui prend la forme *'al* en quenya, engendrant un certain nombre de mots avec le sens de 'béné' : *alya* 'prospère, riche, abondant, béni', *almárea* 'béni', etc. (Ety p. 357). Dans ce cas, nous pourrions rendre *'al-korin* par \*'clos béni [VO *blessed garth*]<sup>31</sup> (*garth* est un mot archaïque pour un jardin clos [ou plus simplement un *clos*] et est peut-être l'équivalent anglais le plus proche de *korin*). **GALA** était également la source du nol. *galo-* 'croître, pousser' et il serait censément « peut-être apparenté » à l'autre base **GÁLAD** 'arbre'<sup>32</sup>, une autre connotation appropriée au contexte de cette phrase. Le premier élément de *alkorin* pourrait également

<sup>30</sup> La page de déclinaisons de noms de Bodle en date de 1936 précédemment citée donne trois formes duelles en *-aru*, bien que celles-ci furent rejetées par la suite. [nda]

<sup>31</sup> Cf. l'exemple similaire de préfixation d'un radical basique mentionné dans les *Etymologies s.v. TĀ, TA3* 'haut, élevé, noble' : « Le radical basique **TĀ** apparaît dans le q. *Taniqetil* » (Ety p. 389). [nda]

<sup>32</sup> On notera que dans le PE17 (p. 153), on observe que sous la racine **GAL** 'croître, fleurir' se trouve la racine **GALAD** 'croître ; croître comme les plantes'. [ndt]

être *alka* ‘rai de lumière’ ou *alkar* ‘éclat’ (tous deux issus de **AKLA-R**) avec \**alka-korin* ou \**alkar-korin* simplifiés en *alkorin* \*‘clos radieux’<sup>33</sup>.

Le premier élément de *kon-alkorin* est obscur. Il ressemble d’assez près à la base **KHŌN-N-** ‘cœur (physique)’, d’où le q. *hōn* ‘cœur’ (Ety p. 364). Certaines bases dans les *Etymologies* qui commencent par une occlusive sourde (**P**, **T**, **K**) possèdent une forme apparentée commençant par les spirantes équivalentes (**PH**, **TH**, **KH** qui représentent *f*, *θ* et *χ*)<sup>34</sup>. Tolkien établit plusieurs références croisées de telles paires, notamment **SPÁLAS** et **PHÁLAS** signifiant toutes deux ‘écume’ ; **TIN** ‘chatoyer, émettre de faibles rayons (argentés et pâles)’ et **THIN** \*‘gris pâle’ ; et **KAY** ‘(se) coucher’ et **KHAW** ‘se reposer, être couché à son aise’. Il est possible, donc, que **KHŌ-N-** ‘cœur (physique)’ possédait l’équivalent \***KO-N-**, engendrant le q. \**kon* dans *kon-alkorin*. Le q. *hōn* ‘cœur’ est employé métaphoriquement comme le ‘centre’ dans *hon-maren* ‘le centre de la maison’ (V p. 63) qui pourrait indiquer le sens de *kon* : *kon-alkorin* = \*‘au centre du clos béni’. Ceci étant bien entendu hautement conjectural, mais aucune explication plus probante ne s’est pour l’instant présentée.

• *Korme*. – L’ordre dans lequel les formes furent écrites dans cette partie de la phrase n’est pas totalement clair, mais apparemment *en alkorin* fut écrit en premier, puis barré avec *mi kon-alkorin* écrit dessous. *Kon-alkorin* fut à son tour rejeté, avec *korme* écrit pour le remplacer, *i.e.* pour donner la phrase *mi korme*. Aucun nom semblable à *korme* n’apparaît dans le corpus publié, mais son utilisation dans la phrase suggère qu’il a la même signification que *alkorin* \*‘clos béni’ et il semble dériver de la même base **KOR** ‘rond’ que *korin* ‘enclos circulaire’. **KOR** est probablement également la source de la forme plus tardive *corma* ‘anneau’<sup>35</sup>, ou de *coron* ‘tertre’ dans *Corollairë* ‘Le Tertre Vert’, également nommé *Coron Oiolairë* \*‘Le Tertre de l’Été-permanent’, sur lequel les Arbres poussèrent (Silm p. 357 [Silm<sup>VF</sup> p. 318]). Le suffixe *-me* est commun dans les noms décrivant des choses abstraites ou intangibles – *melme* ‘amour’, *qalme* ‘mort’, *yulme* ‘température à laquelle une substance est chauffé au rouge’, *etc.* – bien que certains noms en *-me* désignent également des choses concrètes, *e.g.* *telme* ‘capuchon’ et *palme* ‘surface’ (tous issus des *Etymologies*). Ainsi, *korme* pourrait signifier \*‘enclos circulaire, clos’ ou peut-être \*‘tertre’. Quelque soit sa signification, *korme* fut finalement rejeté et à nouveau remplacé par *kon-alkorin*.

<sup>33</sup> Une autre hypothèse pourrait être proposée. Le QL (PE12 p. 29) et le LCP (p. 648) nous apprennent l’existence de la racine **ALA**<sup>(2)</sup> ‘(s’)étendre’ et du qenya *alda* ‘arbre’. Le *Gnomish Lexicon* (PE11 p. 19) ainsi que le LCP (*ibidem*) nous donne également le gnomique *ál* ‘bois (matériau)’. Il ne serait peut-être pas totalement illogique de concevoir *alkorin* comme composé de *al(da)-korin* \*‘clos des Deux Arbres’. [ndt]

<sup>34</sup> Dans les *Etymologies*, les conventions orthographiques ne sont pas toujours très claires quant aux sons qu’elles représentent, et il est également possible que dans l’orthographe des bases Tolkien employa **PH**, **TH** et **KH** pour représenter des occlusives aspirées, *i.e.* **P**, **T** et **K** suivis d’une expiration. Cependant, les notes phonologiques du manuscrit de Koivienéni (*q.v.*) vont dans le sens de **PH**, **TH** et **KH** en tant que spirantes *f*, *θ* et *χ* et c’est également en accord avec des notes de Tolkien plus tardives sur l’orthographe dans *La prononciation des mots et des noms* de l’appendice E du *Seigneur des Anneaux*. **PH** et **TH** y sont présentés comme des équivalents de *f* et *θ* respectivement et **KH** est employé pour représenter *χ* dans les langues autres que l’elfique, *e.g.* l’adunaïque *Adunakhor*. Il n’y a qu’en langue naine que **TH** et **KH** sont présentés comme des occlusives aspirées (RK p. 395 [AppE p. 1206]). [nda]

<sup>35</sup> Cette idée est renforcée par l’existence d’une racine **KOR** ‘rond’ dans la liste de racines du PE17 (p. 158). [ndt]

• *Sekormen* ↔ *kokormenesse*. – Sous *korme* sont écrites les formes assez similaires *sekormen* et *kokormenesse*, toutes deux partageant l'élément *\*kormen* qui ressemble étroitement à *korme*. Comme pour *alkorin* et *korme*, *\*kormen* est probablement un dérivé de **KOR** 'rond'. L'élément final *men* pourrait être *men* 'lieu, endroit' (Ety p. 372)<sup>36</sup>, avec *\*kor-men* signifiant littéralement *\*'un endroit (ar)rond(i)'*, ce qui pourrait faire référence soit à un enclos circulaire ou à un tertre (le contexte permettant les deux interprétations). *Kokormenesse* pourrait être la flexion locative de ce nom : *\*'dans un clos/sur un tertre'*. Le préfixe *ko-* suggère la forme fréquentative *\*kokormen*, peut-être formée par analogie avec la forme verbale *fifiru-* 'disparaître au loin lentement' < *fir-* 'mourir, disparaître' (M&C p. 223). Le sens peut être intensif, *\*'enclos parfaitement rond'* ou *\*'grand tertre'*.

Dans *sekormen*, l'élément initial *se-* pourrait être un préfixe locatif équivalent au suffixe locatif *-sse* dans *kokormenesse*. On trouve une situation comparable avec le cas allatif. Bien qu'il soit habituellement exprimé par le suffixe *-nna*, il existe un exemple dans lequel l'allatif est véhiculé par le préfixe *na-*. Il apparaît sur une feuille de papier donnant la version originale des fragments eresséens d'Alboin tels qu'ils apparaissent dans l'histoire *The Lost Road*, accompagnés d'une traduction en vieil anglais (IX p. 317). Sur cette feuille, *nahamna* est traduit par *to hybe* 'au ciel', apparemment *na-* 'à/au' + *\*hamna* 'ciel'. *Na-* peut être une forme courte du préfixe *ana-* 'à, vers' donné dans les *Etymologies* (Ety p. 374) ou l'usage comme préfixe de la préposition *na* 'à, vers' listée avec *ana-*. *\*hamna* *\*'ciel'* n'apparaît nulle part ailleurs mais pourrait dériver de **KHAM** 's'asseoir' (Ety p. 363) et signifier littéralement 'le lieu du siège'.

Si *se-* dans *sekormen* est bel et bien un préfixe locatif équivalent à *-sse*, il est curieux que *kokormenesse* fut d'abord écrit *sekormenesse*. Il semble inhabituel qu'une forme puisse avoir *simultanément* des marques du locatif préfixée et suffixée ; tout du moins aucun autre exemple clair de cela n'a été encore publié. Nous avons discuté du préfixe *sen-* 'les, eux' dans *na senekkoita* 'pour les éveiller' et *se-* dans *sekormenesse* pourrait bien être une autre forme du même pronom. La préfixation au nom suggère une forme possessive, ainsi *sekormenesse* pourrait signifier *\*'sur leur tertre'*. Dans cette optique, *sekormen* pourrait également posséder un préfixe possessif plutôt que locatif et signifier *\*'leur tertre'* plutôt que *\*'sur un tertre'*. Le placement de *sekormen* sur la page rend possible le fait qu'il puisse avoir été complément d'objet de la préposition *mi-* – soit *mi sekormen* *\*'sur leur tertre'*.

Il est remarquable que *mi kon-alkorin*, *(mi) sekormen* et *kokormenesse* aient tous été conservés, même s'ils semblent signifier la même chose. Il paraît évident que Tolkien était indécis sur la forme finale de cette partie de la phrase. En résumé, la première partie de la phrase *Valar empannen aldaru mi kon-alkorin* [ou *(mi) sekormen* ou *kokormenesse*, nda] semble signifier *\*'Les Dieux plantèrent les Deux Arbres dans un clos central béni'* (ou 'sur le tertre').

<sup>36</sup> On pensera notamment aux termes *kén*, *kemen* *\*'le sol, la terre'* issu de la base **KEM** 'le sol, la terre'. Le second étant probablement la combinaison de *kén* + *men* > *kemen*. La racine **MEN** (Ety p. 372) liste également les points cardinaux, tous terminés par *-men*. [ndt]

• *Ar sealálan*. – La ligne suivante commence avec la conjonction **ar** ‘et’ introduisant une nouvelle proposition. Le mot suivant, **sealálan** (peut-être destiné à se décomposer en deux mots **se alálan**), contient l’élément dupliqué **alála-** suggérant un verbe fréquentatif, peut-être ‘croître/pousser continuellement’ à partir de **GALA** ‘ prospérer (bien se porter, être en bonne santé – être heureux)’ donnée dans les *Etymologies*, d’où également le nol. **galo-** ‘croître, pousser’ et **galas** ‘croissance, plante’. Dans une lettre de 1972, Tolkien donne cette base comme étant **GAL** ‘croître, pousser’ (intransitif), d’où **alda** ‘arbre’ (L p. 426)<sup>37</sup>. Le **-n** final pourrait être le même que celui observé dans **empannen** et **kakainen**, soit **\*alálan** = ‘ils croissent’. Bien que le verbe suivant **empannen** ‘ils plantèrent’ est au passé, **\*alálan** semble être au présent, ainsi la nouvelle proposition décrit le résultat présent d’une action passée – ‘les Dieux plantèrent les Deux Arbres [...] et [à présent] ils sont en train de croître/pousser’. Il existe de nombreux exemples de formes quenyarines du présent traduites au passé, e.g. **antar** ‘ils donnèrent’ dans la *Chanson de Fíriel* < **anta-** ‘présenter, donner’ (V p. 72, Ety p. 348), suggérant que le quenya fait parfois usage d’une présent *historique*. Ainsi la traduction ‘ils croissaient’ pour **\*alálan** est aussi une possibilité.

L’élément initial **se-** dans **sealálan** suggère deux significations possibles. Si le préfixe **se-** dans **sekormen** est locatif, alors **sealálan** pourrait commencer par le même préfixe, signifiant ainsi ‘ils poussèrent dans’, de structure analogue à **empannen** ‘ils plantèrent dans’ avec le préfixe verbal **em-**. Une interprétation plus intéressante est que **sealálan** possède le suffixe pronom sujet **se-** ‘ils’ apparenté au préfixe pronom objet **sen-** ‘les, eux’ dans **na senekkoita** ‘pour les éveiller’ et ses variantes. Nous avons noté précédemment la préfixation des pronoms sujets dans **nilendie** et **nimaruva**, variantes de **lendien** ‘suis-je venu’ et **maruvan** ‘m’établirai-je’ dans les brouillons du *Seigneur des Anneaux* (IX p. 56). Une forme différente du pronom sujet de la troisième personne du pluriel, **toi**, apparaît dans la *Chanson de Fíriel*, écrite quelques cinq années plus tôt, soulevant la question de la raison pour laquelle la phrase des Deux Arbres emploie plutôt **se**. Il est possible que **se** et **toi** aient coexisté comme composantes du système pronominal du quenya durant cette période mais qu’ils aient servi des fonctions grammaticales différentes. Peut-être que **se** indique que le sujet pronominal de **sealálan** ‘ils poussèrent’ ne fait pas référence au verbe qui le précède immédiatement (**Valar empannen**), ainsi dans ‘Les Dieux plantèrent les Deux Arbres [...] et ils poussèrent’ il est clair que ‘ils’ fait référence aux Deux Arbres et non aux Valar (il est vrai que le contexte seul rend cela évident). D’un autre côté, **toi** aurait pu être ambigu. En effet, dans **númessier. Toi aina...** ‘Ils sont dans l’Ouest. Ils sont saints...’, **toi** fait référence au sujet précédent immédiatement le verbe, mais dans **Eldain en káriel Isil, nan hildin Úr-anar. Toi írimar** ‘Pour les Elfes ils firent la Lune, mais pour les Hommes le Soleil rouge ; qui sont magnifiques’, **toi** ne fait

<sup>37</sup> À noter également les racines suivantes données dans la liste du PE17 (p. 153) : **GAL** ‘croître/fleurir’ également glosée ‘croître, fleurir, être vigoureux, s’épanouir’ ou encore ‘croître ; être en bonne santé ; croître (comme une plante)’ ainsi que **GALA** ‘croître ; croître comme les plantes’. [ndt]

*pas* référence au sujet qui précède immédiatement le verbe *en kárier* ‘ils firent’ (‘ils’ = les Valar) mais plutôt aux compléments d’objet *Isil* et *Anar*.

- *Táro*. – Dans notre analyse de la phrase de Koivienéni dans le VT14, nous avons noté l’usage du *-o* comme un moyen de former des adverbes à partir d’adjectifs ; ainsi adv. *ando* ‘longtemps’ < adj. *anda* ‘long’ et adv. *ento* ‘ensuite, après’ < adj. *enta* ‘cela là-bas’. De manière similaire, le mot suivant dans la phrase des Deux Arbres, *táro*, peut être une forme adverbiale de l’adjectif *tára* ‘grand, élevé’ (Ety p. 389) ; ainsi *ar sealálan táro* = \*‘et ils poussèrent jusqu’à une grande hauteur’.

- *Ar sisilkalan* & *sīlankālan*. – La phrase suivante dans le passage est *ar sisilkalan* et *sisilkalan* présente les mêmes caractéristiques structurelles que *sealálan*, indiquant un verbe fréquentatif pluriel au présent (ou présent historique). L’élément initial *sisil-* peut être comparé avec « *sisīla-*, fréquentatif de *sil-* ‘briller (blanc)’ » donné dans les notes de Tolkien à la version tardive du poème *The Last Ark* (M&C p. 223) et l’élément suivant *kala-* est identique à *kala-* ‘briller’ dans le QL (< *KALA* ‘briller d’or’ I p. 254 [LCP p. 654, PE12 p. 44]). Les deux éléments sont réunis pour donner le verbe \**sisilkala-* \*‘briller continuellement (d’or et d’argent)’, faisant référence à la lumière dorée de Laurelin et à celle argentée de Telperion.

*Sisilkalan* fut supprimé et remplacé par un autre verbe, *sīlankālan*, également un verbe composé mais avec une structure inhabituelle. Dans *sisilkalan*, les radicaux verbaux *sisīla-* et *kala-* furent tout d’abord combinés pour former le radical \**sisilkala-* qui fut ensuite fléchi en nombre et en temps. Dans *sīlankālan* cependant, les radicaux verbaux furent tout d’abord fléchis individuellement *sil-* > *sīlan* et *kala-* > *kālan* après quoi ces deux formes fléchies furent combinées en *sīlankālan* \*‘ils brillent (d’or et d’argent)’. Ainsi, *sīlankālan* possède deux jeux de terminaisons flexionnelles, dont l’une des deux est incorporée au verbe. C’est, à ce jour, le seul exemple d’un tel verbe composé dans les langues eldarines.

- *Ve laure ve misil*. – L’idée de lumière dorée et argentée inhérente aux radicaux verbaux *sil-* et *kala-* est réitérée dans la dernière ligne de la phrase : *ve laure* \*‘comme de l’or’ et *ve misil* \*‘comme de l’argent’. *Ve* ‘comme’ et *laure* ‘or’ sont tous deux familiers dans le poème *Namárië* et ne nécessitent ici aucun commentaire supplémentaire. La deuxième partie de cette ligne était à l’origine *ve sil*. Dans les *Contes Perdus*, *Sil* est le nom de la Lune, un temps définie comme ‘la rose d’argent’ (I p. 197 n. 17 [LCP p. 226 n. 16]) et on trouve également ce nom dans le QL sous la racine *SILI* de paire avec « une longue liste de mots commençant par *Sil* ‘Lune’ ayant tous des significations en rapport avec la blancheur ou la lumière blanche » (I p. 265 [LCP p. 667])<sup>38</sup>. À l’époque des *Etymologies*, ce nom de la Lune était devenu *Isil* ‘la Chatoyante’ < *THIL*, variante de *SIL* ‘briller d’argent’ (Ety p. 392) et *ve sil* signifie probablement \*‘comme une lumière (d’argent)’ plutôt que \*‘comme la Lune’.

---

<sup>38</sup> Cette « longue liste » est à présent disponible dans le PE12 p. 83. [ndt]

La forme *sil* fut rejetée et remplacée par *misilya*, corrigée en *misil*. Aucun de ces deux mots n'apparaît ailleurs, bien qu'ils ressemblent de près aux dérivés de **MBIRIL** donnés dans les *Etymologies* : *mirilya* 'scintiller, briller', *miril* 'joyau scintillant'. **MBIRIL** est censé être composée de **MIR** (d'où q. *míre* 'joyau') et de **RIL** 'scintiller, briller', ce dernier donnant *rilya* 'scintillement, éclat' ou *Silmaril*. Une référence croisée est également établie entre **RIL** et **SIL** 'briller d'argent' et sa variante **THIL**. La traduction \*'éclat argenté (semblable à un joyau)' résume probablement l'essence de *misil(ya)*.

• *Signification mythologique de la phrase des Deux Arbres.* – Nous pouvons résumer la forme corrigée et le sens basique de la phrase des Deux Arbres comme suit :

	<i>Valar</i>	<i>empannen</i>	<i>aldaru</i>	<i>mi</i>	<i>kon-alkorin</i>
*	Les Dieux	plantèrent	les Deux Arbres	dans	un clos béni

	[( <i>mi</i> )	<i>sekormen,</i>	<i>kokormenesse]</i>
*	[sur	(leur) tertre]	

	<i>ar</i>	<i>sealálan</i>	<i>táro</i>	<i>ar</i>	<i>sīlankālan</i>	<i>ve</i>	<i>laure</i>	<i>ve</i>	<i>misil.</i>
*	et	ils poussèrent	grandement	et	brillent	comme	de l'or	comme	de l'argent.

En supposant que la traduction soit correcte, il est intéressant de voir que la phrase décrit les Deux Arbres comme étant *plantés* par les Valar. Le récit dans *Le Silmarillion* ne fait mention d'aucune plantation ; les Arbres sortent magiquement de terre par l'enchantement du chant de Yavanna (Silm p. 38 [Silm<sup>VF</sup> p. 30]) :

*Devant la porte de l'Ouest il y avait un tertre verdoyant, Ezellobar [...] et Yavanna bénit cet endroit où elle resta longtemps sur l'herbe verte pour chanter un air puissant [...] sur le tertre apparurent alors deux pousses fragiles [...] grâce à son chant les arbustes grandirent et devinrent beaux et grands et fleurirent ; et ainsi en cet instant s'éveillèrent dans le monde les Deux Arbres de Valinor.*

Cette histoire apparaît sous une forme quasiment identique dans la *Quenta Silmarillion* de 1937. Cependant, l'*Esquisse de la Mythologie*, écrite en 1926, présente une image différente, un peu plus en accord avec notre phrase (IV p. 12 [FTM p. 22]):

*Ifan Belaurin plante les Deux Arbres au milieu de la plaine de Valinor à l'extérieur des portes de la cité de Valmar. Les arbres poussent, nourris de ses chants ...*

Dans son commentaire de ce passage de l'*Esquisse*, Christopher Tolkien écrit (IV p. 42-3 [FTM p. 56]) : « L'emploi du verbe *planter* en référence aux Deux Arbres est étrange, et l'on serait tout simplement tenté d'y voir une tournure de phrase trop expéditive si le même mot n'apparaissait pas dans la version suivante du *Silmarillion*, la *Quenta* (p. 80 [FTM p. 94]). ». Le passage de la *Quenta* de 1930 dont il est question est le suivant (IV p. 80 [FTM p. 94]) :

*En Valinor, Yavanna planta deux arbres sur la vaste plaine non loin des portes de Valmar la bénie.  
Nourris de ses chants, ils poussèrent ...*

De tous les récits de la création des Deux Arbres, celui dans *Le Livre des Contes Perdus* possède la ressemblance la plus frappante avec la phrase des Deux Arbres (I p. 71 [LCP pp. 88-9]) :

*Maintenant ils creusèrent dans la vallée centrale deux vastes fosses [...] Dans l'une d'elles, Ulmo mit sept rochers d'or amenés depuis les plus silencieuses profondeurs de la mer, et à la suite y fut lancé un fragment de la lampe qui brûla un temps sur Helkar dans le sud. Alors la fosse fut couverte de riches terres conçues par Palúrien, et Vána vint qui aime la vie et la lumière du soleil [...] Là sur le tertre chanta-t-elle la chanson du printemps, et dansa dessus, et l'arrosa [...] Mais dans l'autre fosse ils jetèrent trois immenses perles qu'Ossë trouva dans la Grande Mer, et Varda leur jeta à la suite une petite étoile, et ils couvrirent la fosse d'écumes et de brumes blanches et ensuite éparpillèrent légèrement de la terre dessus [...] Là, ayant chanté [Palúrien] médita durant un long moment, et les Valar s'assirent en cercle autour, et la plaine de Valinor était sombre. Puis, après un temps, il vint enfin une vive lueur d'or au milieu de la pénombre ...*

Bien que le mot *plantation* ne soit pas employé dans ce récit, il semble que ce soit précisément ce que font les Valar – placer des objets d'argent et d'or (les « graines » magiques à partir desquelles les Arbres poussent) dans de grandes fosses pour ensuite les recouvrir de terre. Cela convient à merveille au sens littéral de *empannen* \*'ils mirent à l'intérieur'. La plantation de graines plutôt que d'arbustes peut être le sens de la phrase « plante les Deux Arbres » dans l'*Esquisse* et « planta deux arbres » dans la *Quenta*, tout comme un jardinier moderne dirait « J'ai planté des tournesols » pour décrire la mise en terre de *graines* de tournesol plutôt que de véritables plants.

Le récit des *Contes Perdus* est également remarquable en cela qu'il décrit tous les Valar comme activement impliqués dans la plantation – dans les récits de l'*Esquisse* et de la *Quenta*, seule Yavanna est dite avoir planté les Arbres. Il existe d'autres versions de l'histoire qui créditent tous les Valar de la création des Deux Arbres, et non uniquement Yavanna, e.g. dans *Les Premières Annales de Valinor*, écrit quelques temps après 1930 : « En l'année valienne **1000** [...] les Valar mirent au monde les Deux Arbres

d'Argent et d'Or, dont la floraison apporta la lumière en Valinor. » (IV p. 263 [FTM p. 287])<sup>39</sup>. Cependant, aucune de ces autres versions n'établit que les Valar *plantèrent* les Arbres ; l'idée selon laquelle tous les Valar *plantèrent* les Arbres n'apparaît que dans la phrase des Deux Arbres et les *Contes Perdus*.

Ce n'est pas le seul lien qui puisse être fait entre le matériel du manuscrit de Koivienéni et l'ancienne mythologie des *Contes Perdus* – dans notre analyse de la phrase de Koivienéni dans le VT14, nous avons noté (p. 13) qu'il était remarquable de trouver le mot **Koivienenissen** 'à Koivienéni' (*i.e.* 'aux Eaux de l'Éveil') dans une phrase apparemment écrite *c.* 1937-41, puisque la forme **Koivienéni** « n'apparaît que dans le *Livre des Contes Perdus* et les autres versions postérieures du matériel du Premier Âge, dès l'*Esquisse de la Mythologie* (1926) et par la suite, le nom apparaît sous les formes **Cuiviénen** ou **Kuiviénen** 'Eau de l'Éveil' ».

## **Igdrasil**

Directement sous les variantes du nom *Yavanna*, et à la droite de la traduction de la phrase de Koivienéni, se trouvent trois mots similaires :

{igdrasil}      ***īdarasil***  
***īrarasil***

La forme rejetée ***igdrasil*** possède une ressemblance frappante avec le vieux norrois *Yggdrasill*, nom du frêne fabuleux de la mythologie scandinave dont les racines et les branches sont censées lier les cieux, la terre et l'enfer. En fait, l'OED liste *Igdrasil* comme l'une des variantes d'*Yggdrasill* qui apparaît dans les écrits anglais<sup>40</sup>. Le fait que cette forme apparaisse sur la même page qu'une phrase sur les Deux Arbres ou que plusieurs variantes du nom ***Yavanna*** doit être important.

L'importance de ***igdrasil*** commence à devenir visible lorsque l'on note les nombreuses similarités qui existent entre les récits en vieux norrois sur *Yggdrasill* et la description par Tolkien de *Yavanna* et des Deux Arbres. L'un des parallèles les plus clairs se trouve dans la *Valaquenta* (Silm pp. 27-8 [Silm<sup>VF</sup> p. 19]), où il est dit que *Yavanna* apparaissait parfois sous la forme d'un grand arbre :

---

<sup>39</sup> La version en vieil anglais des *Annales de Valinor*, peut-être écrite plus tôt que les *Annales* en anglais moderne, fournissent une autre variante intéressante sur l'origine des Arbres : « **M** Hér þá Godu awehton þá Twégen Béamas », soit \***1000** Ici les Dieux *éveillèrent* les Deux Arbres' (IV p. 281 [FTM p. 305 l. 15]). En plus de sa connotation primaire de 'éveiller du sommeil', le verbe *aweccan* (duquel *awehton* est la troisième personne du pluriel du prétérit) peut aussi signifier 'invoquer, élever, éveiller à la vie', comme dans la version en vieil anglais de l'évangile selon Saint Luc 3:8 : dans les *Anglo-Saxon Gospels* [fr. *Évangiles anglo-saxonnes*], *c.* 1000 (Skeat 1871-87) : *He mæƷ of þysum stanum abrahames bearn aweccan*, rendu dans la King James Version par « Dieu est capable, à partir de ces pierres, d'élever des enfants pour Abraham ». [nda]

<sup>40</sup> L'OED cite un exemple du *On heroes, hero-worship, and the heroic in history* (iii. p. 165) de Thomas Carlyle : « L'Arbre Igdrasil, qui possède des racines jusqu'aux royaumes d'Hela et de la Mort, et dont les branches surplombe les plus hauts des cieux ! » (1840). [nda]

*Certains l'ont vue dressée comme un arbre vers le ciel, couronné par le soleil, ses branches déversaient une rosée d'or sur la terre fertile aussitôt couverte par le blé en herbe ; mais les racines de l'arbre plongeaient dans les eaux d'Ulmo et les vents de Manwë parlaient à ses feuilles.*

Ce passage<sup>41</sup> semble avoir été modelé à la semblance des descriptions d'Yggdrasill dans les Eddas. Yavanna se dresse « comme un arbre vers le ciel, couronné par le soleil », tandis que l'Edda prosaïque décrit Yggdrasill comme le « plus fabuleux de tous les arbres [...] ses branches puissantes s'étendant sur le monde entier, au-dessus des cieux »<sup>42</sup>. Il est dit de l'incarnation en arbre de Yavanna que « les racines de l'arbre plongeaient dans les eaux d'Ulmo » tandis que de chacune des trois racines d'Yggdrasill coulaient trois sources sacrées : les Puits d'Urdr, Mímir et Hvergelmir. Dans ce qui est probablement le plus frappant de tous les parallèles, la *Valaquentá* parle des branches de Yavanna qui « déversaient une rosée d'or sur la terre fertile aussitôt couverte par le blé en herbe », ce qui fait écho aux lignes suivantes du *Völuspá*, strophe 19<sup>43</sup> :

<i>Asc veit ec standa</i>	<i>beitir Yggdrasill,</i>	‘Un frêne je connais,	Yggdrasill son nom,
<i>hár þaðmr, ausinn</i>	<i>hvítaauri;</i>	Avec une eau blanche	est arrosé le grand arbre;
<i>þaðan koma doggvar,</i>	<i>þars í dala falla,</i>	De là proviennent les rosées	qui tombent sur les vaux,
<i>stendr æ yfir grænn,</i>	<i>Urðar brunni.</i>	Vert grâce à la source d'Urth	il pousse toujours.’

Ce passage du *Völuspá* est également cité dans l'Edda prosaïque, qui ajoute un éclaircissement supplémentaire : « Cette rosée qui tombe de [Yggdrasill] sur la terre est nommée par les hommes *roséemiel*, et c'est elle qui nourrit les abeilles. ». Un arbre déversant une rosée dorée apparaît dans une autre légende mentionnée par Jacob Grimm comme probablement apparentée au mythe d'Yggdrasill (*Teutonic Mythology*, p. 1536<sup>44</sup>) :

*Une légende dontaise parle du plus ancien druden-baum [‘arbre-sorcière’, nda] au sommet de la Harberg près de Plankstellen en Franconie, dont les feuilles laissaient tomber de temps en temps des gouttes dorées, dont les racines suintaient du lait et sous lequel demeure un trésor gardé par un dragon ; sur l'arbre siégeait un grand oiseau noir, qui battait des ailes et soulevait une tempête dès que quelqu'un tentait de s'emparer du trésor.*

<sup>41</sup> Le concept de Yavanna assumant parfois la forme d'un arbre n'apparaît pas dans les écrits pré-SdA, ni même dans la Proto-*Valaquenya* comprenant le premier chapitre de la *Quenta Silmarillion* de 1937-8 (cf. V pp. 204-7). Ce passage de la *Valaquentá* doit appartenir à la période du début des années 50 où Tolkien porta à nouveau son attention sur le thème du Premier Âge après avoir achevé *Le Seigneur des Anneaux*. [nda]

<sup>42</sup> Cette citation, de même que les suivantes, sont tirées de l'Edda prosaïque traduit par Arthur Gilchrist Brodeur. Cf. en particulier *Gylfaginning* § 15 & 16. [nda]

<sup>43</sup> Bellows, Henry Adams. *The Poetic Edda*. New York : Fondation Américano-Scandinave, 1923, p. 9. [nda]

<sup>44</sup> Il est possible de consulter cet ouvrage sur *Google Books*. [ndt]

Les Deux Arbres de Valinor fournissent une image similaire. Dans *Le Silmarillion*, il est dit que de chacune des fleurs de Telperion « une rosée de lumière argentée tombait continuellement » et que les inflorescences de Laurelin « formaient chacune une corne luisante qui répandait une pluie dorée sur le sol » (Silm p. 38 [Silm<sup>VF</sup> p. 30]). Cette idée de la rosée dorée et de la lumière argentée tombant des Deux Arbres remonte à l'époque des *Contes Perdus*, où il est également dit que les Arbres avaient besoin d'être arrosés avec cette rosée (I p. 73 [LCP p. 90]) :

*... ces arbres dussent être arrosés de lumière pour avoir de la sève et vivre, pourtant de par leur croissance et leur être ils fabriquaient sans cesse de la lumière en grande abondance par-dessus et au-delà de ce que leurs racines aspiraient [...] et Vána fit que l'une de ses demoiselles, Urven elle-même, s'occupât de cette tâche d'arroser Laurelin, tandis que Lórien ordonna à Silmo, un jeune homme qu'il aimait, d'être toujours attentif au rafraîchissement de Silpion.*

La nécessité d'arroser les Deux Arbres avec leur propre lumière n'est pas mentionnée après les *Contes Perdus*, mais ce pourrait être dû à une compression dans les récits suivants plutôt qu'un rejet du concept ; il est dit dans la *Quenta Silmarillion* que Arien, maia du Soleil, « dans les jours des Arbres [...] avait pris soin des fleurs dorées dans les jardins de Vana et les arrosait avec l'éclatante rosée de Laurelin » (V p. 240). L'arrosage des Deux Arbres possède également un équivalent dans les Eddas, auquel il est fait allusion dans les lignes du *Völuspá* citées ci-dessus : « Avec une eau blanche est arrosé le grand arbre ». L'Edda prosaïque fournit un récit plus détaillé :

*... ces Norns qui demeuraient près du Puits d'Urdr prenaient de l'eau du puits chaque jour, et avec elle l'argile qui se trouvait autour du puits, et l'épalaient sur le Hêtre afin que ses branches puissantes ne se flétrissent ni ne pourrissent ; car cette eau est tellement sacrée que toute chose qui viendrait dans le puits deviendrait aussi blanche que la couche qui tapisse l'intérieur de la coquille d'un œuf.<sup>45</sup>*

Cette image d'Yggdrasill arrosé « avec une eau blanche » nous rappelle également l'Arbre Blanc du Gondor qui, selon *Le Seigneur des Anneaux*, poussa dans la Cour de la Fontaine dans la Citadelle de Minas Tirith et était l'emblème des héritiers d'Elendil. L'Arbre Blanc était un rejeton de Nimloth, qui avait grandi dans les cours du Roi de Númenor, et Nimloth descendait à son tour de Galathilion, « l'image de Telperion que Yavanna donna aux Eldar dans le Royaume Bienheureux » (Silm p. 263 [Silm<sup>VF</sup> p. 261]). Il

---

<sup>45</sup> Il semble y avoir ici deux explications à la raison pour laquelle le Puits d'Urdr blanchit les racines d'Yggdrasill. D'une part, l'eau est mélangée à de l'argile blanche qui recouvre le Puits ; Brodeur traduit la ligne de la strophe 19 par « Un grand arbre recouvert d'une argile blanche comme neige », et Yves Bonnefoy dans son *Mythologies* déclare (bien que de manière cryptique) que « dans [Yggdrasill] est concentrée toute la vie (à cause de l'éblouissante argile blanche, *aurr*, qui recouvre ses racines) » (p. 294). D'autre part, l'eau du Puits d'Urdr est censée être tellement sacrée que toute chose venant dans le puits deviendrait blanche. L'Edda prosaïque ajoute que « Deux volatiles s'abreuvent au Puits d'Urdr : ils sont nommés Cygnes, et de ces volatiles est issue la race des oiseaux ainsi nommés ». L'implication semble être apparemment que l'eau sacrée d'Urdr donna aux cygnes leur blanc plumage. [nda]

est peut-être important que la première apparition de l'Arbre Blanc du Gondor se fasse dans un brouillon du texte du chapitre *Les Cavaliers du Rohan* qui, comme nous l'avons noté précédemment, est contemporain de l'écriture du manuscrit de Koivienéni. Il est tout d'abord mentionné dans une forme ancienne des vers d'Aragorn sur le Gondor (VII p. 395) :

*Ondor ! Ondor ! Entre les Montagnes et la Mer  
Le vent souffle, la lune chemine, et la lumière sur l'Arbre Blanc  
Tombe comme la pluie dans les jardins du Roi d'antant.*

À la différence de Telperion, Galathilion et ses descendants ne produisaient pas de lumière, et le sens de cette référence à la lumière tombant comme de la pluie de l'Arbre d'Argent ne devient claire que dans le chapitre *Minas Tirith*, où l'on apprend que l'Arbre Blanc du Gondor se trouve près d'une fontaine dans la cour de la Citadelle, ainsi l'eau goutte-t-elle de ses branches. C'est non seulement une suggestion de Telperion et de sa rosée de lumière argentée, mais cela rappelle également l'arrossage journalier d'Yggdrasil avec « l'eau blanche » du Puits d'Urdr.

Ainsi, en termes mythologiques, il semble que l'intention de Tolkien était que Yavanna, les Deux Arbres et l'Arbre Blanc du Gondor fussent les « vérités » originelles sous-jacentes à la légende norroise d'Yggdrasil (qui mélangea et confondit les sources originelles), tout comme Númenor était censée fournir une « vérité » historique sous-jacente à la légende de l'Atlantide. L'apparition de *igdrasil* sur le manuscrit de Koivienéni peut indiquer que Tolkien étudiait la construction d'une relation linguistique avec Yggdrasil pour accompagner l'explication mythologique ; *igdrasil*, *idarasil* et *irarasil* peuvent représenter une tentative de conception d'un nom elfique de Yavanna, Telperion ou peut-être de l'Arbre Blanc du Gondor, qui aurait survécu dans une tradition humaine plus récente en tant que *Yggdrasil*, de la même manière que *Atalantë* 'la Déchue' était destiné à être le nom elfique originel que les Hommes des âges plus récents renommèrent en *Atlantide*.

Un tel scénario linguistique ne serait pas plausible si *Yggdrasil* possédait déjà un sens clair en vieux norrois, mais ce n'est pas le cas. L'OED propose l'étymologie hypothétique « *Yggr* nom d'Odin + *drasil* 'cheval' », ajoutant « mais la formation est obscure », fournissant ainsi à Tolkien une opportunité d'inventer la source elfique originelle du nom, le « chaînon manquant » étymologique<sup>46</sup>. Cette interprétation du nom comme 'cheval d'Odin' ou 'cheval terrifiant', *i.e.* 'potence', fait référence à la légende selon laquelle Odin se serait sacrifié en se pendant à Yggdrasil durant neuf nuits. Il a également été suggéré que l'arbre fut ainsi nommé parce que le destrier d'Odin broutait son feuillage<sup>47</sup>. Le

---

<sup>46</sup> Cf. *Words and Devices: Pointed Remarks and Cutting Comments* par Patrick H. Wynne et Carl F. Hostetter dans le VT19 p. 12 : « Un coup d'œil dans l'OED ou tout autre dictionnaire étymologique montrera que les origines de nombreux mots ne sont pas claires, voire même entièrement obscures. Tolkien semble souvent avoir conçu des formes eldarines dans le but spécifique de fournir une source originelle – le chaînon manquant – dans l'étymologie de tels mots mystérieux ». [nda]

<sup>47</sup> Cf. le chapitre de E. Tonnelat sur la mythologie teutonique dans *The New Larousse Encyclopedia of Mythology*, p. 251. [nda]

problème avec cette interprétation, c'est que l'on s'attendrait plutôt à ce que la forme *Yggdrasil* ait la signification 'cheval du dieu Ygg'. Le mot poétique *drasil* 'cheval' possède également une étymologie incertaine. Dans la lettre au Père Noël de 1932, Tolkien emploie *drasil* pour décrire l'un des animaux éteints figurés dans les peintures rupestres découvertes par l'Ours Polaire : « En bas de la page, vous verrez toute une rangée de dessins gobelins – ils doivent être très anciens, car les guerriers gobelins chevauchent des *drasils* : une variété particulièrement étrange de cheval nain 'dachshund'<sup>48</sup> qu'ils avaient l'habitude d'utiliser, mais ils sont morts il y a bien longtemps. ». Il a également été proposé qu'*Yggdrasil* soit constitué de *ygg* (= *yǫr* 'if') + *drasil* comme forme de *drasinn* 'tronc épais' ou, de manière alternative, que *drasil* dérive de la racine i.-e. \**dber* 'supporter', le nom signifiant ainsi 'if-colonne'<sup>49</sup>. Peut-être que les torsos allongés des *drasils* gobelins sont un clin d'œil visuel à ces formes alternatives.

Si *igdrasil*, *idarasil* et *irarasil* sont des noms elfiques, il nous reste à spéculer à la fois sur leur sens et leur relation avec d'autres mots elfiques. L'élément final *-sil* commun à ces noms pourrait être le même mot *sil* \*(lumière d')argent' < **SIL** 'briller d'argent' (Ety p. 385) apparaissant dans *ve sil* dans la dernière ligne de la phrase des Deux Arbres. Cela pourrait indiquer que ces formes ne sont pas des variantes du nom de Yavanna – la description de sa forme d'arbre dans la *Valaquenta* met l'accent sur une lumière dorée plutôt qu'argentée – mais 'lumière d'argent' pourrait convenir à un nom pour Telperion tout autant que pour l'Arbre Blanc du Gondor et pourrait également faire allusion à la blancheur d'*Yggdrasil*.

Il n'y a rien dans le matériel publié qui puisse correspondre précisément à *igdra-*, *idara-* ou *irara-*. La forme *idara-* suggère une dérivation possible à partir de **ID** (Ety p. 361), d'où \**idī* 'cœur, désir, souhait' > *ire* 'désir' et la forme adjectivale *irima* 'beau, désirable'. Le suffixe adjectival primitif \**-rā* fut très productif en elfique, e.g. **MAG** 'employer, manier' > \**magrā* 'utile, convenable, bon (en parlant d'objets)' > q. *māra*, nol. *maer*; et **KAT** 'façonner' > \**katwā* 'façonné, formé' > \**katwārā* 'bien fait/façonné' > nol. *cadwor*, *cadwar*. Ainsi *idara-* pourrait être la forme adjectivale primitive \*(très) beau' < **ID** (bien que les voyelles courtes soient problématiques), avec *idarasil* = \*(très) belle lumière d'argent'. Le développement de \**idī* > *ire* montre que le \**d* intervocalique original devenait *r* en quenya, et de nombreux autres exemples de cela apparaissent dans les *Etymologies*, e.g. \**lāda* > q. *lāra* 'plat' (Ety p. 353). Cela soulève la possibilité que *idarasil* soit une forme plus ancienne qui engendra le (quenya ?) *irarasil*.

Si *irarasil* est la forme quenyarine dérivée de celle plus ancienne *idarasil*, alors peut-être que *igdrasil* est un autre dérivé de la forme plus ancienne *idarasil*, dans une autre langue elfique, peut-être l'ilkorin ou le doriathrin, avec *idara-* > \**idra-* (cf. le gn. *idra* 'cher, précieux', II p. 337 [LCP p. 681, PE11 p. 50]) > *igdra-*. La survenue du *g* dans *igdra-* peut être le résultat d'un processus apparenté au

<sup>48</sup> J'ai conservé en l'état le terme employé par Tolkien. Il s'agit d'un terme allemand désignant un 'teckel'. [ndt]

<sup>49</sup> Les informations étymologiques sur *Yggdrasil* dans ce paragraphe sont issues du *Altnordisches etymologisches Wörterbuch* (p. 81) de Jan de Vries. [nda]

changement du \**d* original > *g* en doriathrin avant un *l*, comme **ÉLED** ‘Elfe’ > forme transposée [métathèse] *edel-* > dor. *Egla* (Ety p. 356). Il est également possible que *igdrasil* commence par un préfixe n’apparaissant pas dans les deux autres formes. Aucun autre mot elfique commençant par *ig-* n’apparaît dans le corpus publié<sup>50</sup> ; la forme la plus proche est la base **ING** ‘premier, principal’, d’où > *q*. *inga* ‘premier’ et *Ingwe* ‘prince des Elfes’, bien qu’il est censé s’agir d’un « Élément dans des noms elfins [*i.e.* quenyarins, nda] et lindarins » (Ety p. 361). Peut-être que *igdrasil* est une simplification de la forme plus ancienne \**ing- idarasil* ‘la première (très) belle lumière d’argent’, faisant référence à Telperion comme le plus ancien des Deux Arbres<sup>51</sup>.

Finalement, *igdrasil* fut supprimé, bien que *idarasil* et *irarasil* furent autorisés à rester et *irarasil* fut souligné, peut-être pour indiquer qu’il s’agissait de la forme quenyaraine finale. Il se peut que Tolkien ait senti que *igdrasil* était de forme trop proche d’*Yggdrasill*, tandis que *idarasil* et *irarasil* en tant que « véritables » formes originelles pouvaient se voir autoriser quelques distorsions par les traditions humaines. Il faut également admettre que bien que les significations que nous avons proposées pour *igdrasil*, *idarasil* et *irarasil* soient évocatrices, une traduction satisfaisante de ces formes demeure finalement incertaine. Peut-être devrions-nous prendre exemple sur Jacob Grimm, qui écrivit : « Je n’ai rien à faire des tentatives d’explication d’*Yggdrasill* »<sup>52</sup>.

Mis à part leurs connexions mythologiques et linguistiques, le placement de *igdrasil*, *idarasil* et *irarasil* sur la page peut avoir un rapport avec un point discuté dans notre article du VT14, qui est de savoir si oui ou non le dernier mot dans la phrase *erenekkoitanie* fut par la suite changé en *erenekkoitannie*. La forme parallèle écrite du côté droit de la page – *esen ekkoitanie* – montre que la forme *erenekkoitanie* n’est pas une erreur fortuite ou involontaire. Une observation attentive de l’écriture de cette forme révèle que les lettres *ni* sont plus espacées que les autres dans le mot. cela suggère qu’elles furent intentionnellement espacées pour éviter qu’elles ne soient recouvertes (et rendues illisibles) par la forme **In** immédiatement au-dessus, qui devait donc déjà être présente sur la page lorsque la phrase fut écrite, et n’était donc pas une annotation postérieure pour insérer la lettre *n* à cet endroit. Notons également que ce **In**, s’il s’agit d’un mot séparé ou d’un début de mot, est de taille comparable à *igdrasil* écrit à sa droite. La lecture correcte est clairement *erenekkoitanie* et le **In** dont nous supposions précédemment qu’il indiquait l’insertion d’un *-n* dans *erenekkoitanie* fait plus probablement partie de ces mots, étant le début d’une phrase abandonnée ou d’une forme incomplète, peut-être \**ing- idarasil* comme proposé ci-dessus.

<sup>50</sup> Depuis la publication du PE11 comprenant le *Gnomish Lexicon* dans son ensemble, nous avons pris connaissance des formes suivantes (PE11 p. 50) : *ig* ‘excitation. agitation. bruit.’, *igin* ‘excité, agité’ et *igol* ‘1) excitant. 2) excitable.’ [ndt]

<sup>51</sup> Les *Contes Perdus* diffèrent des autres récits plus récents quant à cet ordre ; Laurelin y est l’Arbre le plus ancien. [nda]

<sup>52</sup> *Teutonic Mythology*, p. 796. [nda]

## *Ve Telpe Unen*

Dans le coin en haut à droite du manuscrit se trouvent deux lignes. Dans la première, *ve telpe unen n·*, le dernier mot est difficile à identifier hormis pour la première lettre, qui fut écrite par-dessus une autre forme, à présent illisible. Dessous se trouve *vári to vanimar*. Comme on peut le voir sur la photographie du manuscrit, le haut de la page est inégalement déchiré et il semble qu'une partie des lettres de *ve telpe unen n·* ait été déchirée, suggérant que cette ligne, de paire avec *vári to vanimar*, appartient à un autre texte, dont le reste fut écrit sur la partie manquante du manuscrit.

Quoi que fut ce texte, il semble avoir possédé une thématique apparentée au reste du matériel de la page, car *ve telpe* doit certainement signifier \*'comme de l'argent' et cela rappelle tout de suite *ve laure ve misil* \*'comme de l'or, comme de l'argent' dans la phrase des Deux Arbres. Pour *telpe*, *tyelpe* 'argent' cf. Ety p. 367. Le mot *unen* n'apparaît nulle part ailleurs et ses origines sont obscures. Il pourrait contenir *nén* (*nen-*) 'eau' (Ety p. 376) comme dans *Cuiviénen*, ou peut-être y aurait-il quelque connexion avec *undu* 'en bas, sous, dessous' (Ety p. 396) ou le préfixe *un-* dans *untúpa* 'recouvre, couvre' dans le poème *Namárië* – cf. la description de Telperion comme ayant « des feuilles d'un vert sombre dont l'envers brillait comme l'argent » (Silm p. 38 [Silm<sup>VF</sup> p. 30]).

Le mot *vanimar* dans la deuxième ligne semble être la forme plurielle de l'adjectif *vanima* 'beau' (Ety p. 351), peut-être employé ici substantivement pour 'les beaux' comme dans la salutation de Sylvebarbe à Celeborn et Galadriel : *A vanimar, vanimálion nostari!* 'Ô bels gens, parents de beaux enfants' (RK p. 259 [SdA p. 1045] ; L p. 308). *Vári* pourrait être apparenté au deuxième élément dans *nénuvar* 'étang de nénuphars' (I p. 248 [LCP p. 647, PE12 p. 65]). Le QL liste également la forme apparentée *nēnu* 'nénuphar jaune', suggérant que *nénuvar* se décompose en *nēnu* 'nénuphar' + \**var* 'étang'. *Vári* pourraient donc être la forme plurielle de ce dernier : \*'étangs'. Dans le corpus publié, la forme la plus proche de *to* est *toi* dans la *Chanson de Fíriel* (V p. 72), glosé à la fois comme le pronom personnel 'ils' et le pronom relatif 'qui'. Ainsi, *vári to vanimar* pourrait peut-être se traduire par \*'étangs qui [sont] beaux', probablement une référence aux « immenses vasques comme des lacs brillants » [Silm p. 39 [Silm<sup>VF</sup> p. 31]) dans lesquelles Varda conservait la lumière des Deux Arbres (dans les *Contes Perdus* elles sont nommées *Kulullin* et *Silindrin*).

## Les formes en *lin-*

Un groupe de onze formes apparaît sur la page, toutes commençant par *lin-*, avec différents signes diacritiques sur le *i*. Elles semblent dériver de la base **LIN**<sup>2</sup>- 'chanter' (Ety p. 369)<sup>53</sup>. Les deux premières formes sont *línare* (où le *r* a été écrit sur un *s*) et *línuváse*. L'entrée pour la racine démonstrative **S-** liste

<sup>53</sup> Aucun verbe n'est listé sous cette entrée. Mais elle est censée être « **GLIN** à l'origine » et sous la base rejetée **GLIN-** 'chanter' les formes q. *lin-* et nol. *glin-* sont listées (Ety p. 359), apparemment des verbes. [nda]

« *sĩ*, *sě* (cf. la flexion verbale *-se*) » (Ety p. 385), ainsi *línare* et *linuváse* peuvent être des exemples de cette flexion, signifiant respectivement \*‘elle chante’ et \*‘elle chantera’, la femme dont il est question étant peut-être Yavanna, dont le chant sur le tertre des Deux Arbres est un élément consistant depuis les *Contes Perdus* jusqu’au *Silmarillion*. Il devrait être noté que le manuscrit semble connecté thématiquement : Yavanna, son chant, les Deux Arbres sur leur tertre, Orome aux Eaux de l’Éveil (étant le fils de Yavanna dans les *Contes Perdus* et le mari de sa sœur Vána dans le *Silmarillion*).

Sous ces formes se trouvent deux étymologies parallèles :

*línāye* > *līnie*

*línāye* > *línaje* > *līnee*

Les formes à gauche pourraient être désignées comme les ‘flexions en *-ye*’ du verbe, par analogie avec *línare* < *línase* et *linuváse*. Mais tandis que ces formes à gauche préservent la voyelle *a* précédant le suffixe et que ce dernier conserve une forme reconnaissable à la suite de *a*, les autres formes présentent un développement combinant le *y* avec la voyelle précédente. Lorsque la voyelle est courte, nous avons *āy* > *i* et lorsqu’elle est longue nous avons *āy* > *ai* > *e*. Cela donne les terminaisons *-ie* et *-ee* dont la source et l’origine commune ne sont pas évidentes par elles-mêmes.

Certaines formes quenyarines sont parallèles à *līnie* en ce qu’elles contiennent une voyelle radicale rallongée et le suffixe *-ie*, notamment : *kárier*, *kárielto* ‘ils firent’ (V p. 72), *túvien* ‘J’ai trouvé’ (IX p. 57) et *vánier* ‘s’en sont allées’/ont passé’ (FR p. 394, première édition). Il y a également des formes avec des préfixes ou des éléments de composition : *antúlien* ‘est revenue’ (I p. 184 [LCP p. 214]), *ohtakárie* ‘fit-la-guerre’ (V p. 56), *avánier* ‘s’en sont allées’ (FR p. 394, deuxième édition), *utúlien* ‘je suis venu’ (RK p. 245 [SdA p. 1032]), *utúvienyes* ‘je l’ai trouvé’ (RK p. 250 [SdA p. 1036 (erreur d’écriture du verbe dans la VF)]). Toutes ces formes font références à une action dans le passé, qu’il s’agisse d’un passé lointain (comme dans *kárielto* [le verbe fait ici référence à la création de la lune et du soleil]) ou dans le passé immédiat (comme dans *utúvienyes* [paroles prononcées par Aragorn juste après la découverte d’une pousse de l’Arbre Blanc du Gondor]). Il existe une forme parallèle *márie* ‘cela est bon’ (V p. 72) employée pour décrire un état présent. Elle ne contient pas réellement une racine verbale rallongée, car il semble dériver de l’adjectif *mára* < \**magrā* ‘utile, convenable, bon (en parlant d’objets)’ (Ety p. 371), mais le processus de dérivation peut être le même<sup>54</sup>. Tout comme *man-ie* ‘qu’est-ce’ (V p. 59), *márie* est peut-être ‘bon est-ce’ pour lequel *magra-ye-* est une proto-forme plausible, puisque *ye*

<sup>54</sup> Dans le PE17 (p. 138), Tolkien nous informe que « l’emploi du radical adj[ectival] seul en tant qu’adverbe était prob[ablement] la norme en eldarin commun et s’observait également dans le cas d’adjectifs très familiers (comme *mārie*, bon, bien) en quenya. ». [ndt]

apparaît avec la signification ‘est’ dans la *Chanson de Fíriel* (V p. 72)<sup>55</sup>. Dans le contexte, *márie* fait référence à la situation résultant d’une action passée mentionnée juste avant (*Mardello Melko lende* ‘Melko a quitté la Terre’). Il se peut que *līnāye* > *līnie* fasse dériver sa référence au passé par une allusion similaire : *līna-ye* = \*‘chante’ = ‘l’action de chanter est (à présent) achevée’, impliquant que le chant avait lieu à un moment avant le temps présent. Notons que cela inclut naturellement ce qui est exprimé au passé simple ou au passé composé, mais ce dernier temps est peut-être plus proche de l’idée originale.

La plupart des formes verbales au passé ou au parfait citées ci-dessus possèdent un suffixe additionnel à la suite de *-ie*<sup>56</sup>. Cela pourrait se corrélérer avec une caractéristique intéressante de l’étymologie. Comparons les formes *līnie* et *līnaje* l’une au-dessus de l’autre. Tolkien y introduit une distinction dans les signes diacritiques marquant la voyelle longue : la forme du haut possède un macron, celle du bas un accent aigu. Dans la déclinaison du nom *ciryā* ‘navire’ en quenya classique, Tolkien utilise la même caractéristique pour distinguer les voyelles longues qui ne reçoivent pas l’accent d’intonation primaire (*ciryā*, *ciryō*, *ciryali*) des voyelles longues qui l’ont (*ciryalīnen*, *ciryalīva*). Si *līnie* représente la *forme combinée* d’un radical verbal au passé (en quenya classique ?), la forme employée avec des suffixes pronominaux, mais que *līnaje* représente la forme nue employée avec un nom sujet, alors la voyelle longue de la racine dans cette dernière forme devrait toujours recevoir l’accent d’intonation primaire, tandis que dans la première cela devrait dépendre de la forme du suffixe. Ainsi *līnie* + *r* devrait être \**līnier* mais *līnie* + *-ito* devrait donner \**līnielto* avec l’accent sur la pénultième syllable.

D’autre part, ce pourrait être corroboré par le résultat du changement *līnaje* > *līnee*. La combinaison *ee* est inhabituelle dans le corpus, apparaissant notamment dans le poème *Nieninque*

<sup>55</sup> La *Chanson de Fíriel* possède également deux autres formes sur la base de *ye* : *íye* ‘n’est pas’ et *yéva* ‘sera’. On notera également la racine **YĒ-**, **Ī-** ‘racine du verbe être’ (VT46 p. 22) dans les *Etymologies* que Christopher Tolkien avait omis de publier à l’origine. [ndt]

<sup>56</sup> La seule exceptions est *ohtakárie* ‘fit-la-guerre’ avec aucun suffixe apparent. Ce pourrait être élucidé par le parallèle proposé avec *márie* ‘cela est bon’ et un brouillon de texte récemment publié. La découverte de la pousse de l’Arbre Blanc par Aragorn est accompagnée d’un certain nombre de versions de son exclamation « Je l’ai trouvé » >> « Je l’ai trouvé ! Hé ! » : *En túvien!* >> *En a túvien!* >> *En [nī] túviet* >> *Yé! Utúvienyes* (*loc.cit.*). Il semble certain que dans ces formes, « je » soit exprimé successivement par *-n*, *nī-*, *-nye-* et ainsi que « l’ » soit exprimé par *a*, *-t* et *-s*. C’est le pronom *a* ‘ce, cela, l’, le’ qui nous intéresse. Si cela remontait à la langue primitive et si cela pouvait être employé comme sujet, alors si nous l’ajoutons à la proto-forme, \**līnaye-a* pourrait avoir été réduit en \**līnaye* ou \**līnayē* lorsque les consonnes finales courtes furent perdues et ainsi aboutir à une forme identique au radical *līnie* sans suffixe, mais distinct de la seule forme *līnee*. Cette forme peut avoir retenu sa référence au sujet ‘ce, cela, l’, le’. Cela convient aux formes verbales *márie* et *man-ie* et pourrait également expliquer *ohtakárie*. Cette forme apparaît dans le brouillon des *Fragments ernesséens* et fut remplacé par la forme *ohtakāre* avec l’ajout d’un sujet implicite. Mais dans le contexte original, *ohtakárie* a du sens si on le traduit avec le sujet ‘il, elle, cela’ : *Ar Sauron lende nūmenorena* [...] *lantie nu huine* [...] *ohtakárie valannar* ‘Et Sauron vint à Númenor [...] [elle] tomba sous l’Ombre [...] [elle] fit-la-guerre aux-Puissance’, où nous pouvons comprendre ‘elle’ [le pronom impersonnel anglais *it* est difficilement rendu en français – qui en est dépourvu. Aussi peut-on le traduire ‘il, elle, ce(la), l’, le’, ndt] comme faisant référence à Númenor en tant qu’entité politique dans les deux cas. [nda]

(*wilwarindeën* ‘comme des papillons’, *paptalasselindeën* ‘comme la musique des feuilles qui tombent’, M&C pp. 215-6) et *Earendel* (*o silqelosseën* ‘avec des cheveux (comme) une blanche inflorescence’, M&C p. 216). Qu’il s’agisse de formes poétiques particulières ne serait pas surprenant. Il est possible d’établir une hypothèse raisonnable selon laquelle, dans une langue prosaïque, le développement d’un -*ee* final est -*ee* > *ē* > *e*. Dans ce cas, le fait que nous ayons des formes au passé parallèles à \**līne* et employées avec un nom sujet prend tout son sens : *kiryā* [...] *lúte* ‘un navire [...] parti’, *rámali tīne* ‘les ailes qui brillent [lit. *brillantes*]’ (M&C pp. 213-5), *sauron tūle* ‘[Sauron] vint’, *tarkalion ohtakāre* ‘[Tar-Kalion] fit-la-guerre’ (V p. 47), *Ilúvatar* [...] *káre* ‘Le Père fit’ (V p. 72), *unduláve lumbule* ‘sont plongés dans les ténèbres’ (FR p. 394 [SdA p. 412]).

## Les notes phonologiques

Au centre de la page se trouvent quelques lignes de notes phonologiques :

{?} *kazi*  
 Med *s* > *z* but not to  
 {kazir} *kazir*  
 Orig *ph, th, kh* > *f, s, h*  
*s* > *s*.  
 {kas kasi}

Nous avons mentionné dans notre discussion des formes en *lin-* et des variations de *erenekkoitanie* que plusieurs des mots du manuscrit semblaient présenter un équivalent eldarin à la Loi de Verner, dans laquelle le voisement et le rhotacisme habituels du *s* intervocalique > *z* > *r* ne survenaient pas à la suite de l’accent principal d’intonation. Bien que ces notes phonologiques soient incomplètes et donc quelque peu obscures, elles semblent traiter du même processus.

La note selon laquelle les formes originales *ph, th, kh, s* > *f, s, h, s* doit faire référence aux spirantes sourdes du quendien primitif et aux sons qui en résultent en quenya (comparons les spirantes du quendien primitif ici listées avec celles du germanique primitif *f, þ, χ, s* qui sont concernées par la Loi de Verner ; cf. note 16). La note de Tolkien donne apparemment le développement des spirantes primitives en position *initiale*, puisque dans les *Etymologies* le développement des formes initiales *ph, th, kh* et *s* > quenya *f, s, h* et *s* est régulier<sup>57</sup>, tandis que ces spirantes primitives en position *médiale* se développaient souvent différemment. Par exemple, bien que le **TH** médial produise souvent un *s* en quenya comme dans **KHOTH** ‘rassembler’ > *hosta* ‘grand nombre’ [Ety p. 364], il peut également donner un *t* en quenya comme dans **LATH** ‘corde, lanière’ > *latta* ‘courroie, lanière’ [Ety p. 368], et un **KH** médial donne généralement un *k* en quenya comme dans **MBAKH** ‘échanger’ > *makar* ‘marchand’. Le but de

<sup>57</sup> La seule exception est un exemple de \**ph-* original produisant des formes alternatives en *f* et *h*, i.e. **PHUY** > *fuine*, *huine* ‘ombre profonde’ (Ety p. 382). [nda]

Tolkien peut avoir été ici de démontrer qu'un **s** en quenya se développait à partir de deux sources différentes, **TH** et **S**, ce qui est un point important puisque **s** < **TH** n'était généralement pas sujet au rhotacisme (excepté lorsqu'il précédait immédiatement une consonne voisée, comme dans *horma* 'horde, (vaste) armée', II p. 341 [LCP p. 685, PE12 p. 41]), et il avait peut-être également l'intention d'insister sur le fait que le **s** initial demeurait un **s**, toutes sources confondues.

La note « Med[ial] **s** > **z** but not to » est incomplète et sa signification demeure donc matière à conjecture. Elle semble représenter une indication sur une exception aux voisement et/ou rhotacisme habituels du **s** médial. Les formes associées à cette notes, *kas*, *kasi*, *kazir* et *kazi* fournissent évidemment des exemples de variations du processus de voisement. Elles semblent être des formes fléchies du mot ou du radical *kas-*, qui pourrait correspondre au mot donné dans les *Etymologies s.v. KAS* 'tête' > q. *kár* (*kas*) [Ety p. 362]. Ici, le rhotacisme du **s** final de la base survient dans la forme nominative *kár* mais pas dans le radical flexionnel *kas-*.

Les formes *kas*, *kasi* furent supprimées et *kazir* fut supprimé et remplacé par *kasir*. Cela laisse deux formes valides associées à la note, dont l'une possède un **s** voisé (*kazi*) et l'autre un **s** sourd (*kasir*). Ces deux mots sont accentués de la même façon, *i.e.* l'accent principal d'intonation tombe sur la première syllabe de chacun d'eux – *kázi*, *kásir* – ainsi *kazi* semble contredire l'idée selon laquelle un **s** intervocalique demeurait sourd lorsqu'il suivait immédiatement l'accent principal d'intonation.

Une explication pourrait résider dans de plus amples comparaisons avec la Loi de Verner, selon laquelle le voisement d'une spirante en germanique primitif est dépendant de la localisation de l'accent hérité du proto-indo-européen (également supposé être largement conservé en sanskrit, que Verner utilisa pour formuler sa loi). L'accent de Pi.-e. était un accent « libre », c'est-à-dire qu'il n'était pas déterminé par la fonction morphologique de la syllabe accentuée (*i.e.* radical, préfixe, suffixe, *etc.*), sa quantité ou sa position. Ce cas est parallèle à l'elfique. Nous avons mentionné précédemment qu'avant que l'accent quenyarain ne se déplaça en avant vers la syllabe pénultième ou antépénultième, « l'accent principal d'intonation était à l'origine sur la première syllabe de tous les mots ». Les *Etymologies* indiquent qu'avant cette période d'accent universel sur la première syllabe, il y eu un stade encore plus ancien dans lequel la langue primitive possédait un accent libre comparable à celui de l'indo-européen. Cela est représenté par les nombreuses proto-formes avec des astérisques dans lesquelles Tolkien marqua l'accentuation avec un accent aigu, *e.g.* \**ábārō*, \**bálā*, \**barná*, \**baryá*-, \**berékā*, \**bérya*-, *etc.* La nature libre de l'accent est particulièrement évidente dans des paires telles que \**bányā* et \**baryá*-, \**télesā* et \**barádā*, où l'accent tombe sur différentes syllabes quand bien même les deux structures sont identiques en termes de quantité vocalique de d'opposition syllabes ouvertes *vs.* syllabes fermées.

Il se peut donc que, tout comme le voisement de la spirante en germanique était dépendant de la localisation de l'ancien accent indo-européen, alors le voisement de **s** > **z** en quenya peut avoir dépendu de la localisation de l'accent en quendien primitif plutôt que de sa localisation dans la langue plus tardive.

Ainsi, *kasir* peut provenir du modèle d'accentuation original \**kásir*, avec l'accent avant le *s* empêchant le processus de voisement, tandis que *kazi* peut être dû au modèle \**kasí*, dans lequel l'accent suivant le *s* autorise le voisement. Cela voudrait dire que le voisement conditionnel du *s* en quenya prend place à une période très ancienne, avant que l'accent ne se déplace universellement sur la syllabe initiale et par la suite à une position fixe sur la pénultième ou l'antépénultième syllabe.

Cela pourrait expliquer une contradiction apparente au sujet de la « flexion verbale [masculine] \*-so » donnée dans les *Etymologies* comme un dérivé de la racine démonstrative **S** [Ety p. 385, VT46 p. 12]. Ce suffixe pronominal masculin apparaît également dans deux mots de l'histoire contemporaine *The Lost Road*, *antaróta* 'il le donna' (V p. 72) et *antaváro* 'il donnera' (V p. 63). Si le voisement et le rhotacisme du *s* intervocalique était conditionné par la position de l'accent principal d'intonation (pénultième ou antépénultième) en quenya tardif, alors cela pointerait vers *antaróta* < \**antasóta*, dans lequel l'accent principal suit plutôt qu'il ne précède le *s* original. Cependant, si l'absence de voisement et de rhotacisme dans *linuváse* (avec la « flexion verbale féminine -se » équivalente au masc. -so) est due à l'accent principal précédant immédiatement le *s*, alors nous pourrions nous attendre, de manière similaire, à \**antaváso* plutôt que *antaváro*. Si le voisement était plutôt conditionné par l'accent en primitif quendien, alors *antaváro* pourrait résulter de la forme originelle \**ántavāso*, \**antávāso* ou \**antavāsó*, bien qu'il n'y ait pour l'instant aucun moyen de déterminer laquelle de ces trois possibilités est la bonne.

## Remerciements

Nous tenons à exprimer toute notre gratitude à la Tolkien Estate pour nous avoir donné la permission de publier le recto et le verso du manuscrit de Koivienéni, ainsi que l'holographe du recto. Nous sommes également redevables à Charles B. Elston, Archiviste à L'Université Marquette, qui nous a fourni la photographie du recto du manuscrit original reproduite dans cet article [La photographie du manuscrit original, sujet de cet article, est disponible dans le *Vinyar Tengwar Collected*, volume 3<sup>58</sup> (VT27 p. 8)] et qui nous a assisté dans l'établissement du texte au verso ; et à Carl F. Hostetter qui, en plus d'avoir relevé le parallèle avec la Loi de Verner et le rhotacisme en quenya, nous a également assisté dans nos recherches sur *Yggdrasill* et traduit le passage en vieil anglais des *Annales de Valinor* cité en note 39.

## Appendice : le verso du manuscrit de Koivienéni

En haut du verso cette note fut écrite et entourée : « Si une nouvelle fin au chap. XXIII est utilisée, celle-ci ne sera pas nécessaire ». Immédiatement à droite de cette note le nombre XXVI a été écrit et plus loin sur la droite se trouvent les mots « 3 rider » [fr. *3 cavalier*]. La page fut finalement rayée en grand (la raison de ce rejet est expliquée plus bas). Les corrections sont généralement peu importantes, étant

---

<sup>58</sup> <http://www.lulu.com/elf>. [ndt]

principalement constituées de changements de mots mineurs et de réorganisations de phrases, et nous les avons incorporées sans commentaires. Le texte final est comme suit :

– Que faisons-nous de nos chevaux ? demanda Legolas.

– Je les avais oubliés, dit Aragorn. Nous ne pouvons pas les mener dans la Forêt ; il n’y aura aucune nourriture pour eux là-bas. Ils doivent être relâchés, ainsi pourront-ils retourner à leur guise vers leur propre maître. Nous ne savons pas le temps que prendra notre recherche ni où cela nous mènera.

– Mais nous ne savons pas encore si cela nous mènera dans la Forêt, dit Gimli. Prenons au moins les chevaux jusqu’à l’orée du bois ! C’est une longue marche d’ici aux demeures de Theoden, et vous nous aviez promis de chevaucher au retour avec nos montures d’emprunt.

– Lorsque notre quête serait achevée ou se serait montrée vaine, dit Aragorn.

– Laissons les chevaux décider ! dit Legolas. Je vais leur parler. Courant avec légèreté sur l’herbe, il retourna à l’arbre sous lequel ils avaient campé, et allant vers les chevaux il délia leurs longes, caressant leurs têtes et murmurant à leurs oreilles. Allez libres à présent, Hasofel et Arod ! dit-il à voix haute. Attendez-nous un moment, mais pas plus qu’il ne vous semblera bon !

Les chevaux le regardèrent solennellement un instant, puis ils marchèrent ensemble derrière l’Elfe en direction de la berge de la rivière. Là, ils restèrent silencieusement comme des personnes au seuil d’une porte lorsque des amis prennent congés. Tandis que les compagnons s’éloignaient sur la pente, ils remuèrent leurs têtes et hennirent puis, se courbant vers l’herbe, ils s’éloignèrent ensemble, broutant paisiblement comme s’ils se trouvaient dans leurs propres pâturages.

(Texte © 1993-2008 The Tolkien Trust)

Il s’agit d’une insertion au chapitre *Le Cavalier Blanc* dans *Le Seigneur des Anneaux*, et non au chapitre *Les Cavaliers du Rohan* comme cela avait été dit de manière erronée dans notre précédent article *Les Elfes à Kiovienéni : Une nouvelle phrase en quenya*<sup>59</sup> (VT14 p. 5, novembre 1990). Le nombre ‘XXVI’ est écrit en gras au sommet de la page et Christopher Tolkien avait noté dans *The Treason of Isengard* que le chapitre *Le Cavalier Blanc* « fut numéroté ‘XXVI’ à un stade précoce » (VII p. 425). Le texte décrit apparemment Aragorn, Gimli et Legolas *le matin après* leur rencontre avec le vieil homme près du feu de camp (*cf.* « [Legolas] retourna à l’arbre sous lequel *ils avaient campé* »), lorsqu’ils sont sur le point d’entrer dans la Forêt de Fangorn proprement dite. Dans *Le Seigneur des Anneaux* tel que publié, cela arrive dans *Le Cavalier Blanc*, pas *Les Cavaliers du Rohan* ; ce dernier chapitre se termine sur la nuit précédente, avec les trois compagnons campant toujours à l’orée de la Forêt.

---

<sup>59</sup> <<http://lambenore.free.fr/telechargements/VT14.pdf>>. [ndt]

Dans la numérotation de Tolkien à l'époque de la composition, *Les Cavaliers du Rohan* était numéroté 'XXIII' et la signification de la note « Si une nouvelle fin au chap. XXIII est utilisée, celle-ci ne sera pas nécessaire » semble être la suivante :

Dans *Les Cavaliers du Rohan* tel qu'il a été publié, à la fin du chapitre les chevaux s'enfuient après l'apparition du vieil homme mystérieux : « Les chevaux étaient partis. Ils avaient disparu, entraînant leurs piquets. » (TT p. 45 [SdA p. 480]). Mais à l'origine, ce chapitre avait été écrit différemment ; dans la version originale, les chevaux étaient très inquiets mais ne fuirent pas : « Les chevaux étaient rétifs, forçant sur leurs longes et montrant le blanc de leurs yeux. Il se passa un certain temps avant que Legolas ne put les calmer. » (VII p. 403). L'insertion a dû être écrite pour s'accorder avec l'ancienne version de l'histoire. Puisque les chevaux ne fuirent pas dans le chapitre XXIII, il était nécessaire de raconter ce qu'il advenait d'eux dans le chapitre XXVI lorsque Aragorn, Legolas et Gimli entraient finalement dans Fangorn. Néanmoins, Christopher Tolkien déclare qu'à l'époque de l'achèvement du manuscrit au propre du chapitre *Le Cavalier Blanc*, son père avait modifié la fin du chapitre *Les Cavaliers du Rohan* pour sa forme publiée (VII p. 432). Il s'agit, bien entendu, de la « nouvelle fin au chap. XXIII » à laquelle Tolkien faisait référence dans sa note en haut du manuscrit et avec ce changement l'insertion au chapitre XXVI devenait inutile.



## Bibliographie

- Bellows, Henry Adams. *The Poetic Edda*. New York : Fondation Américano-scandinave, 1923.
- Bonnefoy, Yves. *Mythologies*. Traduit par Wendy Doniger. 1981. Chicago : Presse de l'Université de Chicago, 1991.
- Carpenter, Humphrey. *Tolkien: A Biography*. Boston : Compagnie Houghton Mifflin, 1977.
- The Compact Edition of the Oxford English Dictionary*. Oxford : Presse de l'Université d'Oxford, 1971.
- de Vries, Jan. *Altnordisches etymologisches Wörterbuch*. 1957-60. Deuxième édition augmentée. Leiden : E.J. Brill, 1977.
- Gilson, Christopher & Patrick H. Wynne. *Les Elfes à Koivienéni : une nouvelle phrase en quenya. Vinyar tengwar* n°14, pp. 5-7 & 12-20, novembre 1990.
- Guirand, Felix. *The New Larousse Encyclopedia of Mythology*. 1959. Traduit par Richard Aldington et Delano Ames. New-York : Hamlyn Publishing Group Ltd., 1984.
- Grimm, Jacob. *Tentonic Mythology*. Traduit par James Steven Stallybrass. Quatre volumes. 1883-8. Gloucester, Massachusetts : Peter Smith, 1966.
- Neckel, Gustav, *Edda* édité. 1914. Quatrième édition révisée de Hans Kuhn. Heidelberg : Presse de l'Université Carl Winter, 1966.

- Prokosch, Eduard. *A Comparative Germanic Grammar*. Philadelphie : Société Américaine de Linguistique, 1939.
- Sturluson, Snorri. *The Prose Edda*. Traduit par Arthur Gilchrist Brodeur, New York : Fondation Américano-scandinave, 1929.
- Tolkien, J.R.R. *The Book of Lost Tales, Part I*. Éd. Christopher Tolkien, Boston : Houghton Mifflin, 1984.
- \_\_\_\_\_. *The Book of Lost Tales, Part II*. Éd. Christopher Tolkien, Boston : Houghton Mifflin, 1984.
- \_\_\_\_\_. *The Father Christmas Letters*. Éd. Baillie Tolkien, Boston : Houghton Mifflin, 1976.
- \_\_\_\_\_. *The Letters of J.R.R. Tolkien*. Éd. Humphrey Carpenter, Boston : Houghton Mifflin, 1981.
- \_\_\_\_\_. *The Lord of the Rings ; The Fellowship of the Ring* (vol. 1), *The Two Towers* (vol. 2), *The Return of the King* (vol. 3). Boston : Houghton Mifflin, 1967.
- \_\_\_\_\_. *The Lost Road and Other Writings*. Éd. Christopher Tolkien, Boston : Houghton Mifflin, 1987.
- \_\_\_\_\_. *Notes and Translations. The Road Goes Ever On: A Song Cycle*. Poèmes de J.R.R. Tolkien, musique de Donald Swann, Boston : Houghton Mifflin, 1967.
- \_\_\_\_\_. *Sauron Defeated*. Éd. Christopher Tolkien, Londres : HarperCollins, 1992.
- \_\_\_\_\_. *A Secret Vice. The Monsters and the Critics and Other Essays*. Éd. Christopher Tolkien, Boston : Houghton Mifflin, 1984.
- \_\_\_\_\_. *The Shaping of Middle-earth*. Éd. Christopher Tolkien, Boston : Houghton Mifflin, 1986.
- \_\_\_\_\_. *The Silmarillion*. Éd. Christopher Tolkien, Boston : Houghton Mifflin, 1977.
- \_\_\_\_\_. *The Treason of Isengard*. Éd. Christopher Tolkien, Boston : Houghton Mifflin, 1989.
- \_\_\_\_\_. *Unfinished Tales*. Éd. Christopher Tolkien, Boston : Houghton Mifflin, 1980.
- Wynne, Patrick H. & Carl. F. Hostetter. *Words and Devices: Pointed Remarks and Cutting Comments*. *Vinyar Tengwar* n°19, pp. 8-23, septembre 1991.

